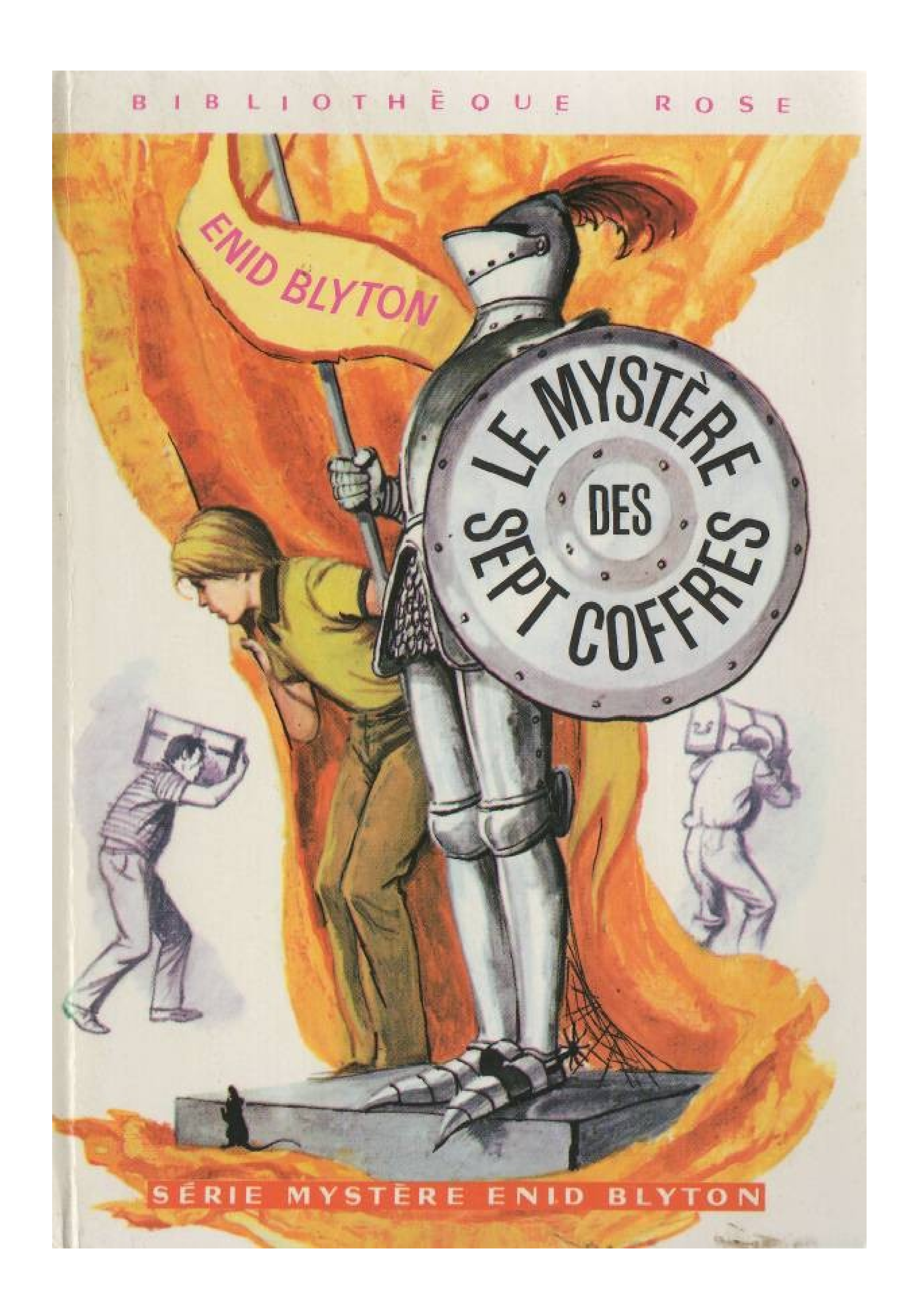

BIBLIOTHÈQUE ROSE
ENID BLYTON
LE MYSTÈRE DES SEPT COFFRES
SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DES SEPT COFFRES

par Enid BLYTON

*

«Le château de Rochenoire? Moi, à votre •- place, je n'irais pas! On dit qu'il s'y passe des choses étranges...»

Loin de décourager Robert, Didier et Patricia, la brave épicière du village n'a fait qu'exciter leur curiosité. Et ils y courent, au château de Rochenoire!

Seulement, lorsqu'on est trop curieux, il ne faut pas s'étonner si l'on fait de mystérieuses découvertes... Que contiennent, par exemple, ces sept coffres tout neufs, visiblement amenés depuis peu dans la salle du château abandonné ?

Une question qui risque de mettre les trois amis en fâcheuse posture, car il y a des personnages qui n'aiment pas du tout qu'on se mêle de leurs affaires... Heureusement, Didier, Robert et Patricia ne manquent ni de courage ni d'astuce !



DU MÊME AUTEUR

dans la Bibliothèque Rose :

Série « club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril
Les Cinq sont les plus forts
Les Cinq au bal des espions
Le Marquis appelle les Cinq
Les Cinq au Cap des Tempêtes

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept
Le feu de joie du Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux manoir
Le Mystère des gants verts
Le Mystère du carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'île aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du nid d'aigle
Le Mystère des voleurs volés
Le Mystère de l'éléphant bleu
Le Mystère du chien savant
Le Mystère du chapeau pointu
Le Mystère des singes verts
Le Mystère du message secret
Le Mystère des voisins terribles
Le Mystère du flambeau d'argent
Le Mystère de la péniche
Le Mystère de la grotte aux Sirènes
Le Mystère de l'île Verte
Le Mystère des sept coffres

Série « Malory School »

Les Filles de Malory School
Sauvetage à Malory School
Un cheval à Malory School

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois camarades
Deux Jumelles et une écuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux somnambules

Série « Betty »

Betty la mauvaise tête

Série « Mystère »

Le Mystère du golfe bleu
Le Mystère de la cascade
Le Mystère du vaisseau perdu
Le Mystère de l'hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du pavillon rose
Le Mystère de la rivière noire
Le Mystère du camp de vacances
Le Mystère du chat siamois
Le Mystère de la maison vide
Le Mystère du sac magique
Le Mystère du voleur invisible
Le Mystère de la maison des bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du camion fantôme
Le Mystère du collier de perles
Le Mystère de la fête foraine
Le Mystère du caniche blanc
Le Mystère des enveloppes mauves
Le Mystère de la chaloupe verte
Le Mystère de l'ennemi sans nom

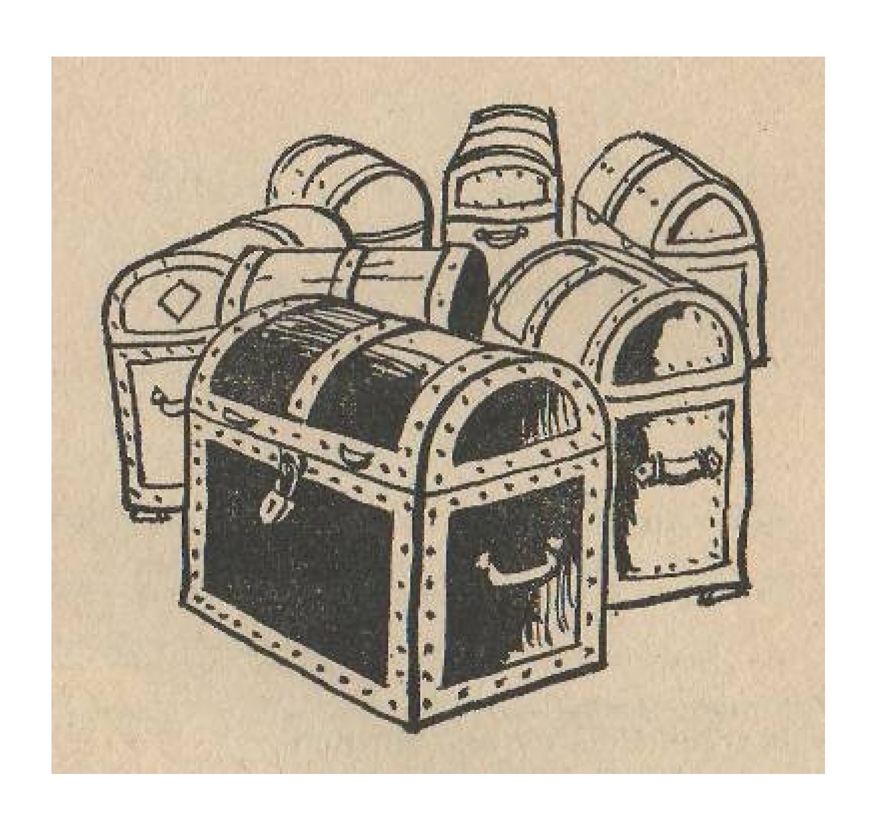
dans « La Galaxie » :

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq en embuscade

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE
DES
SEPT COFFRES

ILLUSTRATIONS DE JACQUES FROMONT



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

En route pour les vacances

Le train démarrait.

« Au revoir, maman! Au revoir! criaient Didier et Patricia penchés à la fenêtre du compartiment.

— Soyez sages, les enfants! Passez de bonnes vacances! Embrassez tante Lucie pour moi! Au revoir! Au revoir! »

Le train prit un peu de vitesse; le quai de la gare s'éloigna, puis disparut. Les deux enfants, tout joyeux, se laissèrent tomber sur les banquettes rembourrées et s'installèrent confortablement l'un en face de l'autre. Ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

« C'est merveilleux, dit Patricia, de partir en vacances, comme ça, tout seuls.

- Je parie que Robert viendra nous attendre à la gare. Ce vieux Robert!

- Robert? Il n'est pas vieux, dit Patricia, il a ton âge : douze ans!

- Ce que tu es bête, Patricia ! C'est une expression : je dis « ce vieux Robert » parce que je l'aime beaucoup. D'abord, c'est mon cousin!

- Le mien aussi! » répliqua Patricia. Tante Lucie et oncle Léopold, les parents de Robert, avaient une jolie maison de campagne dans un village appelé Rochenoire. Ils avaient invité Didier et Patricia à y passer trois semaines de vacances

et les enfants avaient accepté avec joie. Le frère et la sœur étaient inséparables et, malgré leur différence d'âge — Patricia n'avait que onze ans —, on aurait pu les croire jumeaux tant ils s'entendaient bien. « Tu te souviens, dit Patricia, Robert nous a parlé d'une ferme tout près de sa maison, à Rochenoire. Tu crois qu'on pourra y aller voir les animaux? Et que je pourrai les caresser? — surtout les petits!

- Bien sûr que tu pourras les caresser.

- Et puis, on se promènera! Crois-tu qu'il y a une forêt près de Rochenoire? Tu sais, une de ces forêts où l'on trouve des choses extraordinaires!

- Il y en a sûrement une, répondit Didier. Il y a toujours des forêts près des villages où l'on est en vacances... Robert connaît bien le pays : il nous guidera. Avec lui, on ne risque pas de s'ennuyer! C'est formidable de découvrir un nouveau pays! Tu ne trouves pas, Patricia? »

Le train maintenant filait à vive allure.

Paris était déjà loin, les maisons et les rues avaient cédé la place aux arbres et aux champs.

Il était midi et demi; les enfants avaient faim. Didier prit le sac de provisions préparé par leur mère, en retira des paquets qu'il commença à déballer. Il sortit d'abord deux beaux sandwiches.

« Moi, j'ai une faim de loup, disait Patricia. D'ailleurs, j'ai toujours faim en voyage. Mmmm! Un sandwich au jambon! Et avec de la moutarde! - Elle y mordait déjà à belles dents. — Qu'est-ce qu'il y a dans l'autre paquet? »

Didier énuméra :

« Des gâteaux secs, une brioche, deux tablettes de chocolat... et dans le sac, au-dessus de ta tête, tu trouveras une bouteille de limonade. »

Patricia monta sur la banquette : hissée sur la pointe des pieds, elle atteignit un grand sac de cuir, en tira une bouteille de limonade et deux gobelets de carton. Puis,



elle se rassit en face de son frère. Les deux enfants, tout en regardant le paysage, firent un excellent déjeuner.

« Nous arriverons à Rochenoire à trois heures et demie. Mais avant, il faudra changer à Baume-sur-Isle. Tâchons de ne pas oublier! Tu t'en souviendras, Patricia!... »

A Baume-sur-Isle, le chef de gare passait sur le quai en criant : « Baume-sur-Isle, Baume-sur-Isle, les voyageurs pour Rochenoire changent de train... »

Déjà les enfants sautaient sur le quai avec leurs bagages. Ils n'eurent qu'à le traverser, pour trouver, juste en face, le petit train pour Rochenoire qui les attendait.

« Maintenant, on n'en a plus pour longtemps, s'écria Didier, très excité. Que je suis content!»

Il se penchait à la portière et aspirait de grandes bouffées d'air.

« Hum! je sens, disait-il, comme un parfum d'aventures extraordinaires! »

Patricia se pencha à son tour et aspira :

« Oui, tu as raison, dit-elle, moi aussi je le sens! D'ailleurs, c'est toujours comme ça quand on part en vacances...

- Mais cette fois c'est sérieux, déclara Didier. De vraies aventures, avec du vrai danger!

Tu crois? dit Patricia. Oh! pourvu qu'il se passe vraiment quelque chose! Tu sais, je me suis tellement ennuyée

cette année. Alors, je voudrais bien qu'il se passe quelque chose d'amusant pendant les vacances, »

A ce moment-là, il y eut une forte secousse et le train, toussotant, crachotant, se mit en marche. C'était un tout petit train, très vieux, très lent, tiré par une locomotive à vapeur.

Patricia, toujours penchée à la portière, s'écria :

« Comme il marche lentement! En me penchant encore un peu, je pourrais cueillir des fleurs sur les talus! »

Mais Didier la saisit par la ceinture et la tirant en arrière :

« Je ne te conseille pas d'essayer, dit-il. Si tu te penches comme ça, avec la fumée de la locomotive, tu seras propre en arrivant à Rochenoire!

- On y sera bientôt? » demanda Patricia qui commençait à s'impatienter.

Didier consulta sa montre :

« Encore vingt minutes. »

Ces vingt minutes leur parurent très longues. Mais enfin, le train s'arrêta dans une petite gare de campagne. On voyait le long du quai des massifs de géraniums rouges bien taillés, et un employé de la gare s'avança et cria : « Rochenoire! Rochenoire! »

Les deux enfants sautèrent sur le quai, Didier se chargea des valises et du grand sac de cuir, pendant que Patricia cherchait des yeux son cousin.

Robert était sur le quai et les attendait.

« Robert, Robert! appela-t-elle.

Patricia, Didier! Bonjour! Comment ça va? Je suis content de vous revoir! » Robert leur appliquait de grandes tapes dans le dos, secouait la main de Patricia en signe de bienvenue et, du coude ou de l'épaule, donnait des bourrades amicales à Didier. « Quelle chance que vous soyez là! Qu'est-ce qu'on va s'amuser!

- Oh! oui, disait Didier, c'est formidable de passer nos vacances ensemble.

Mais... que tu as grandi, Robert! Je me sens tout petit à côté de toi!

Venez, dit Robert, maman nous attend devant la gare avec la carriole. »

Et prenant l'une des valises, il leur montra le chemin.

Robert avait, en effet, beaucoup grandi depuis l'année précédente. C'était maintenant un solide garçon de douze ans, au visage souriant et un peu rougeaud. Le soleil l'avait bronzé et, par contraste, ses yeux bleus paraissaient encore plus clairs. Quoique exactement du même âge, il était vraiment plus grand et plus fort que son cousin.

Après avoir donné leurs billets au contrôleur, ils sortirent de la gare, jacassant comme des pies.

Tante Lucie les attendait, dans une jolie petite carriole.

« Tante Lucie! Tante Lucie! cria Patricia en courant vers la carriole.

— Je suis heureuse de vous voir, nies

enfants! Montez vite! Robert, passe-moi les bagages, veux-tu? Il n'y a pas beaucoup de place dans cette voiture. Il faudra que vous les glissiez sous vos pieds. »

Quelques instants plus tard, la carriole les emportait à vive allure, tirée par Sultan, le poney. C'était un petit animal râblé et nerveux, à la robe fauve et à la longue crinière dorée. Il trottait gaiement dans les chemins de campagne; le soleil brillait et tout respirait la joie et les vacances.

Ils arrivèrent à une belle maison d'aspect cossu, bâtie au milieu d'un grand jardin. Le poney prit la grande allée et s'arrêta juste devant la porte.

Patricia sauta à terre, suivie de Didier et de Robert.

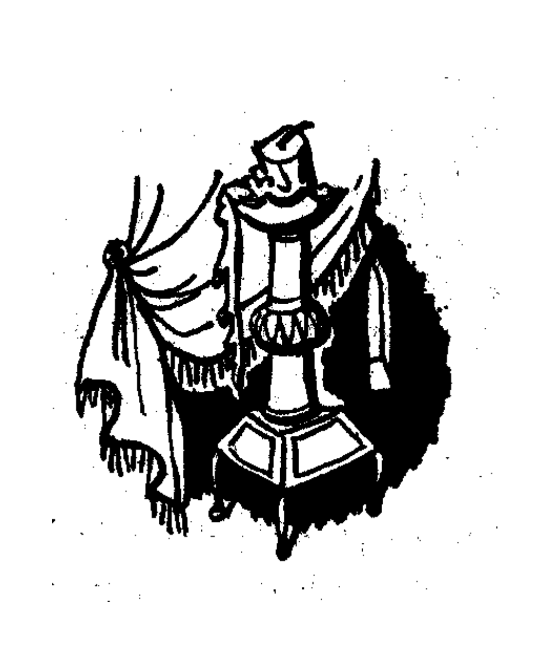
« Voilà! mes enfants, nous sommes arrivés! dit tante Lucie. J'espère que la maison vous plaira.

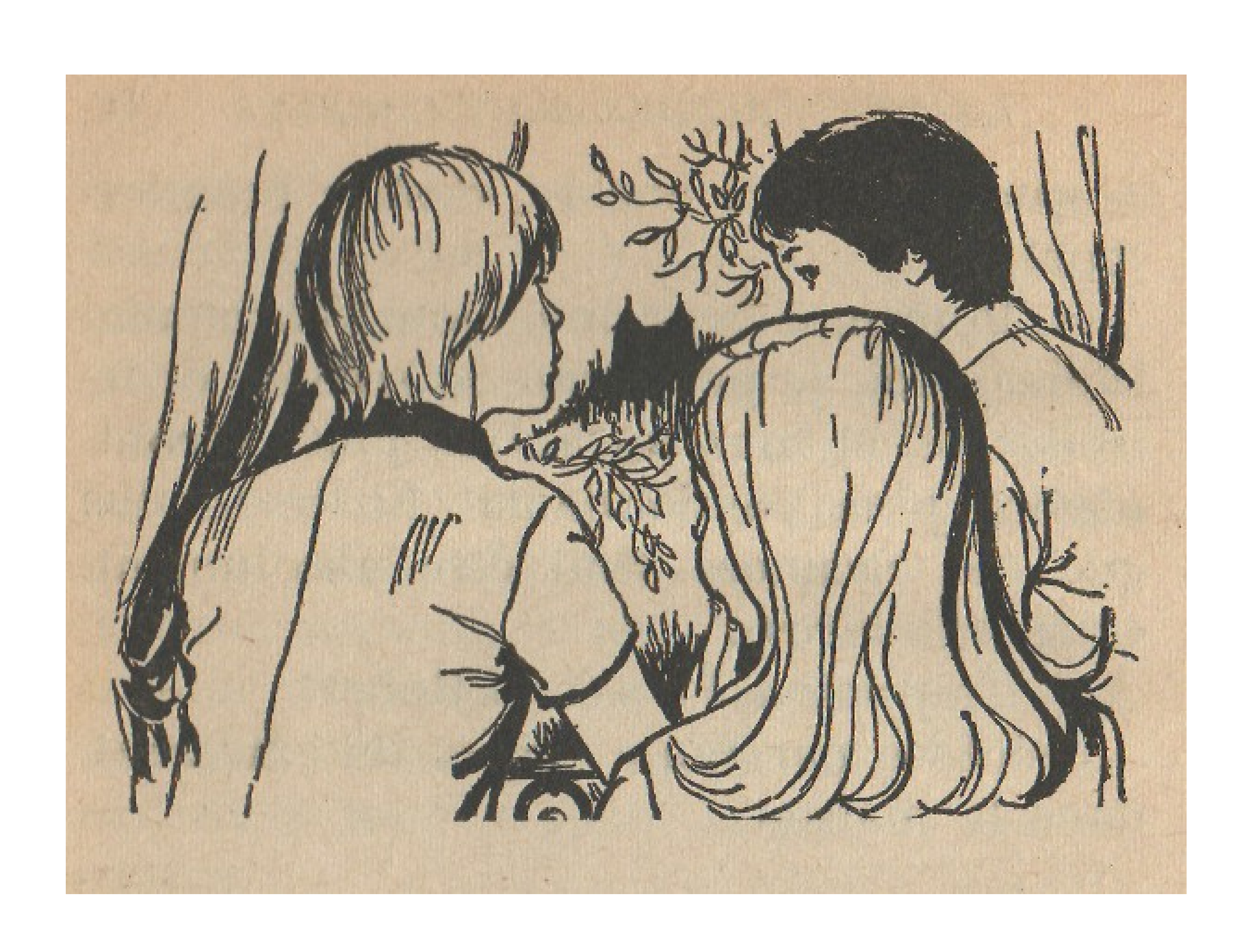
- Oh! oui, j'en suis sûre! dit Patricia. J'adore les vacances! Et dans les vacances,

ce que je préfère encore, c'est le premier jour!

- Pourquoi le premier jour? demanda Didier. Moi, je pense que le second, et le troisième, et tous les autres jours seront encore plus passionnants! Et je te dis que ces vacances vont être absolument extraordinaires...

Tant mieux! » s'écria Robert. Précédés par tante Lucie, ils entrèrent dans la maison.





CHAPITRE II

L'aventure commence

Dans la salle à manger un plantureux goûter les attendait.

Les enfants se hâtèrent de monter leurs bagages et de se laver les mains.

Didier partageait la chambre de Robert. On avait réservé à Patricia une toute petite

chambre sous les toits qui lui plut beaucoup, avec son plafond mansardé et son plancher inégal et raboteux. Tout en se recoiffant, elle regardait par la fenêtre : elle pouvait voir, sous le chaud soleil de l'après-midi, des fermes à moitié cachées par de gros bouquets d'arbres, des bois et des prairies où paissaient des brebis. Un peu plus loin, des coteaux descendaient en pente douce jusqu'à une petite rivière. Au-delà de la rivière, on voyait une colline assez escarpée, une sorte de tertre aux pentes plutôt raides. Au sommet de cette colline, Patricia eut la surprise de découvrir un étrange bâtiment qui ressemblait beaucoup à un château. Quatre tours rondes le flanquaient à chacun de ses angles.

« Je me demande s'il est habité », se dit-elle. Puis l'examinant encore : « J'en parlerai à Robert. »

Et elle se dépêcha de descendre dans la salle à manger.

Robert et Didier l'attendaient avec impatience. Ils s'installèrent autour de la grande table; tout en bavardant, ils dévoraient les pâtisseries que tante Lucie leur offrait : brioches, petits pains aux raisins, tartes aux pommes, tartes aux confitures...

Ils avaient tant de choses à se raconter, tant de nouvelles à échanger! La conversation devint vite très animée.

Tante Lucie les écoutait en souriant.

« On dirait que vous n'avez rien mangé depuis trois jours, dit-elle en voyant les gâteaux disparaître les uns après les autres.

— Nous avons déjeuné dans le train, répondit Didier, mais tes brioches sont si bonnes, tante Lucie!

— Et les gâteaux aux confitures! ajouta Patricia. Mmmm! J'en reprendrais bien une petite part... »

Tante Lucie, toujours souriante, la resservit.

« J'aimerais bien faire une promenade

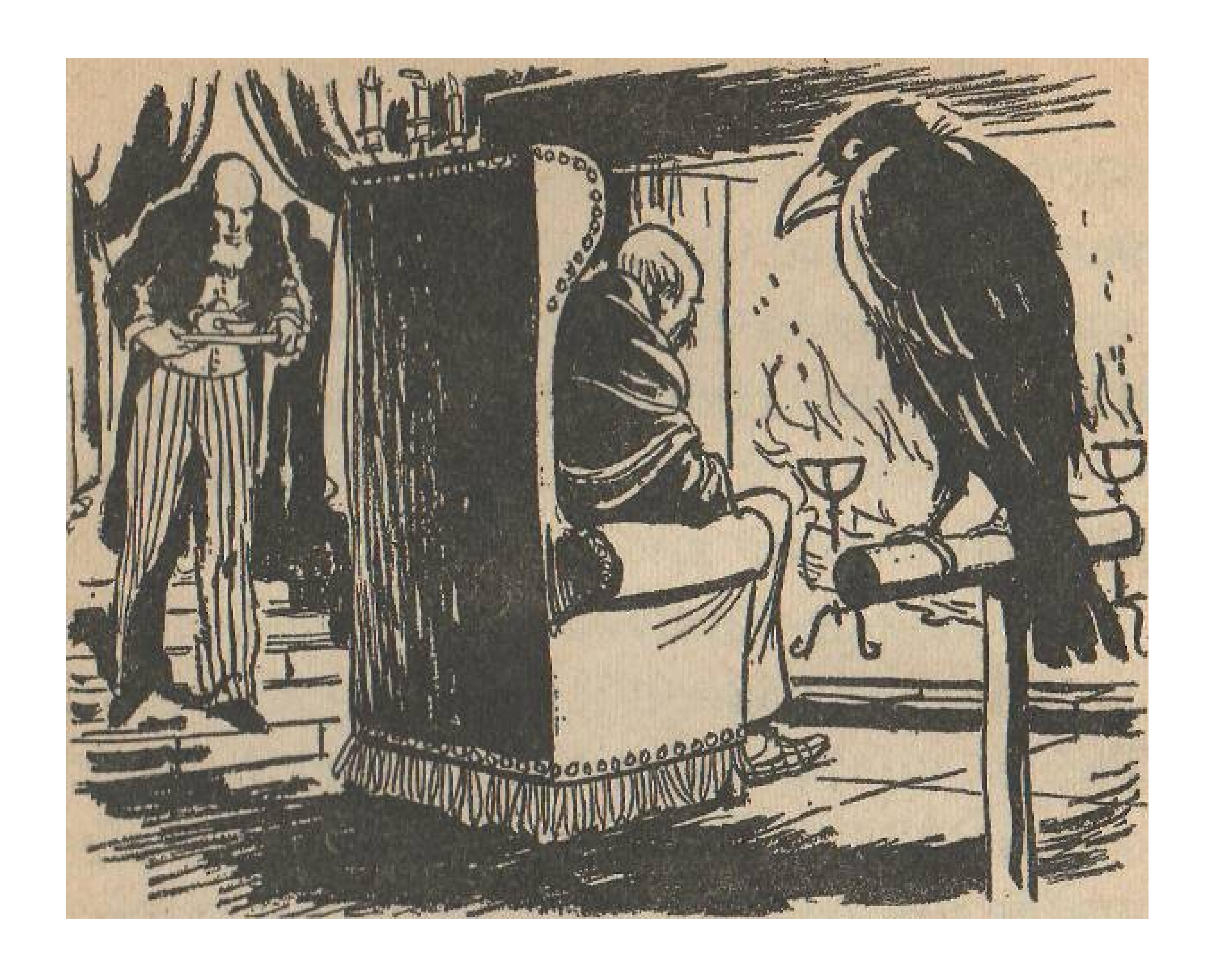
après le goûter, dit Patricia. On pourrait peut-être aller jusqu'à la ferme. Je l'ai aperçue par la fenêtre, elle n'est pas loin d'ici. Et ce château? Dis-moi, Robert, qu'est-ce que c'est que ce drôle de château perché sur une colline?

- C'est le Château Noir, On l'appelle comme ça parce qu'il est triste et sombre. Tu as vu la colline sur laquelle il est construit? Eh bien! crois-moi, elle n'est pas facile à escalader, même de ce côté! Sur l'autre versant, c'est encore pire : elle tombe à pic, comme une falaise!

— Est-ce qu'il est habité? demanda Didier.

— Non. Depuis quelques années, il est abandonné. On dit qu'un drôle de bonhomme s'y cachait autrefois... N'est-ce pas, maman?

- Oh! je ne sais pas exactement! Le château appartenait, dit-on, à un original, un vieillard étrange qui ne voulait voir personne. Il s'était fait construire ce château, y avait englouti toute sa fortune et s'y était enfermé avec deux domestiques presque aussi âgés que lui, sa seule compagnie.



Il y vécut longtemps en reclus, et mourut très vieux, laissant par testament à ses deux serviteurs le soin d'entretenir le château après sa mort. Cette tâche devait être bien lourde pour ces deux vieillards. On dit qu'ils y vécurent encore quelque temps, puis on a perdu leur trace. Le château appartiendrait maintenant à un lointain parent du vieil original.

Mais jusqu'à ce jour, personne ne l'a aperçu à Rochenoire, et je ne pense pas qu'il se soucie le moins du monde de cette propriété.

Eh bien! moi, à sa place, dit Didier, je m'en soucierais!

Et c'est vraiment un château? demanda Patricia.

- On ne peut pas dire que ce soit un vrai château du Moyen Age. Il est simplement construit pour en donner l'apparence. Et pourtant, à ce que disent les gens du village, ses murs sont aussi épais que ceux d'un château fort. Et toutes sortes de passages secrets, de souterrains y conduiraient. Mais, pour moi, je ne crois pas à ces histoires. Quel usage ce vieillard aurait-il fait de souterrains et de passages secrets. Ça n'a aucun sens... »

Les enfants quittèrent la table et s'approchèrent de la fenêtre. Ils voyaient se détacher, au sommet de la colline, la sombre silhouette du Château Noir.

Il leur parut soudain mystérieux, fascinant...

« Alors, il est abandonné, murmura Patricia.

- Depuis des années, dit tante Lucie. Il doit être dans un état facile à imaginer : de la poussière partout, des murs ruisselants d'humidité; quant aux meubles, s'il en reste encore, ils doivent tous être pourris, moisis! Ça n'est vraiment pas un endroit que j'aimerais visiter! »

Didier et Patricia se regardèrent. Non, vraiment, ils n'étaient pas du tout de l'avis de tante Lucie : s'il y avait un endroit qu'ils désiraient visiter, c'était bien celui-là.

Après le goûter, ils en parlèrent à Robert :

« Tu ne voudrais pas nous emmener au Château Noir? Demain, par exemple!

— Oh! oui, dit Patricia, je voudrais tellement y aller! Tu te rends compte : un château abandonné!

— Et avec des souterrains! ajouta Didier.

— D'accord! Nous irons demain, répondit Robert. Aujourd'hui, je vais vous montrer le jardin, et ensuite nous irons à la ferme. Nous avons tout le temps, jusqu'au dîner. »

Robert leur fit visiter le jardin, avec ses plans de légumes bien alignés, ses massifs de marguerites, d'iris bleus, ses touffes de pivoines rouges, rosés et blanches et le long des tonnelles, les rosés pompon et les rosés trémières. Ils admirèrent aussi les arbres fruitiers : pommiers, pêchers, noyers...

Dans un coin du jardin, à l'abri des regards, ils découvrirent une petite cabane de bois peinte de couleurs vives.

« C'est papa qui me l'a fait construire, dit Robert, pour que je puisse y jouer avec mes amis. Tu sais, maman n'aime pas quand on fait trop de bruit à la maison. Ici, on peut sauter, crier : on ne

dérange personne. Je suis sûr qu'elle vous plaira, ma cabane! »

Elle plut beaucoup à Didier et à Patricia, (l'était une vraie maison, toute en bois, avec une porte peinte en rouge et deux fenêtres aux volets blancs. A l'intérieur, dans l'unique pièce, Robert avait rassemblé tous ses trésors : un électrophone, une boîte de Meccano, un train électrique, avec des mètres de rails, des motrices, des wagons et plusieurs gares. Enfin, sur une étagère, on voyait beaucoup de livres aux titres alléchants.

Didier regardait tout cela avec un peu d'envie :

« Tu en as de la chance, lui dit-il, c'est une cabane formidable!

- On y viendra quand on voudra être tranquille, dit Robert. Ce sera notre domaine privé... »

Ensuite, ils allèrent visiter la ferme. Mais il était déjà tard et ils ne purent s'y attarder autant qu'ils le désiraient. Patricia aperçut dans un coin de l'étable un petit veau tout duveteux.



Il leva ses grands yeux vers elle quand elle avança la main pour le caresser. Du bout des doigts, elle toucha le museau doux et chaud de l'animal, qui renifla la petite main de Patricia et se mit à la lécher.

« II faut rentrer maintenant, dit Robert, le soleil est déjà très bas. Il va bientôt être l'heure de dîner. »

Les enfants reprirent le chemin de la maison. Ils ne pouvaient s'empêcher, tout

en marchant, de regarder de temps à autre le Château Noir qui maintenant se détachait sur le soleil couchant.

« Et toi, Robert, tu n'y es jamais allé? demanda Didier.

- Non, jusqu'à présent, je n'ai pas osé. Tout seul, ça ne me tentait pas beaucoup! Il est tout de même un peu effrayant ce château, tu ne trouves pas?

Oui, un peu », répondit Didier. Puis, après une seconde de réflexion, il ajouta : « Mais on ira quand même! Hein, Robert?

- Evidemment, avec vous ça n'est pas la même chose. Je n'ai plus peur de rien! »

Comme c'était amusant d'aller se coucher dans une autre chambre que la sienne! Didier et Robert parlèrent très tard ce soir-là, et tante Lucie dut venir à deux reprises leur demander de se taire. Patricia les entendait de sa mansarde et elle aurait bien voulu comprendre ce qu'ils disaient. Elle finit pourtant par s'endormir

Le lendemain, comme elle s'éveillait,

elle entendit les deux garçons qui parlaient à voix forte à l'étage en dessous. Aussitôt, elle sauta au bas de son lit...

« Ma cousine de Paris — prêtez-moi vos souliers gris — pour aller à Rochenoire — visiter le Château Noir... » chantonnait-elle en s'habillant.

Elle se précipita au rez-de-chaussée et s'assit à la table du petit déjeuner.

Tante Lucie lui versa un grand bol de café au lait.

« Qu'est-ce que vous allez faire aujourd’hui, les enfants? leur demanda-t-elle.

— Nous allons au Château Noir, dit Robert. Peux-tu nous donner un pique-nique?

— Bien sûr. Mais n'oubliez pas de mettre vos chambres en ordre et de faire vos lits avant de partir. Pendant ce temps, je vous préparerai un repas froid. »

Le petit déjeuner fut vite avalé. Les enfants montèrent dans leurs chambres,

les rangèrent en quelques minutes, et furent bientôt prêts à partir.

Tante Lucie leur donna le pique-nique : sandwiches au pâté de campagne, œufs durs, tomates et, bien entendu, les brioches qu'ils aimaient tant, sans oublier des caramels, deux tablettes de chocolat et de grosses pêches juteuses.

« II y a une petite boutique près du château où vous pourrez acheter quelque chose à boire, leur dit-elle. Voilà un peu d'argent. Et maintenant, en route! »

Robert connaissait bien le chemin. Il fallait prendre un sentier qui traversait un bois de hêtres, puis, après de nombreux détours à travers champs, passer le ruisseau sur un vieux pont de bois. Il était dix heures et demie quand ils arrivèrent au village. Ils se rendirent aussitôt à la petite boutique, près du château, pour acheter des boissons fraîches.

Ils commandèrent trois bouteilles de limonade. Didier avait déjà très soif :

« Je crois bien que je les boirais toutes les trois d'un seul trait! dit-il.

Vous allez en pique-nique? leur demanda la marchande.

— Oui, madame.

— Vous devriez garder votre limonade pour tout à l'heure. Vous en aurez besoin, avec cette chaleur! Et puisque vous avez soif, prenez donc un peu d'eau fraîche au puits, dans la cour. Vous pourrez en boire tant qu'il vous plaira. Vous verrez comme elle est bonne! »

La marchande leur ouvrit une porte qui donnait sur une petite cour aux herbes hautes. Au centre de cette cour, il y avait un puits, avec un grand seau attaché à une poulie.

Robert fit descendre le seau et, tirant sur la corde, il le remonta plein d'une eau transparente.

Patricia en but la première :

« Elle est glacée! » dit-elle, un peu surprise.

Les deux garçons burent à leur tour, puis ils déposèrent le seau sur la margelle et retournèrent avec Patricia dans la boutique.

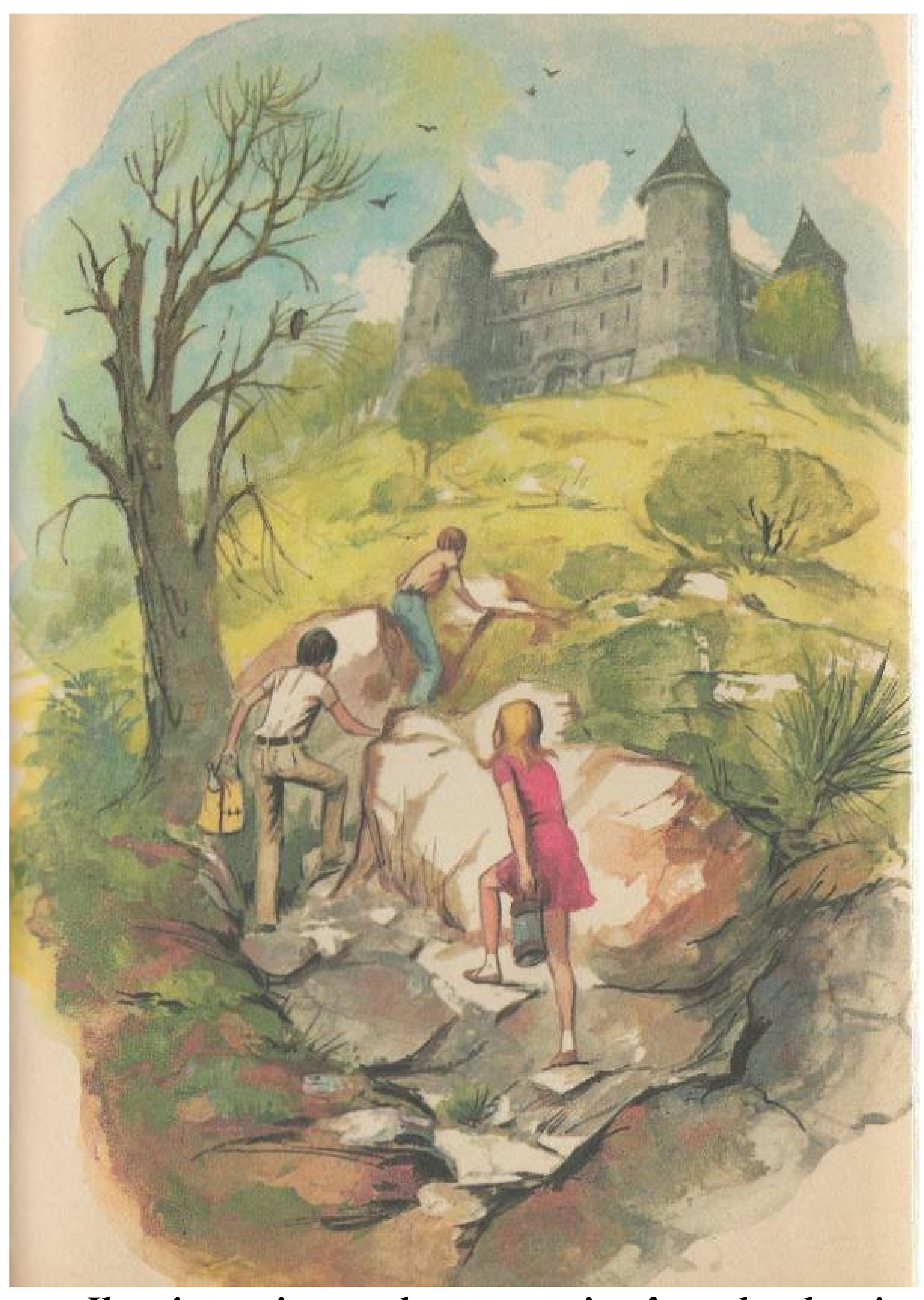
« Et où allez-vous, comme ça? leur demanda la marchande en leur donnant les trois bouteilles de limonade.

- Au Château Noir.

- Au Château Noir! Quelle drôle d'idée! Moi, à votre place, je n'irais pas! C'est un endroit bizarre, vous savez. Il paraît qu'on y a revu des lumières, les nuits précédentes; des lumières qui se déplaçaient d'étage en étage. Dans un château abandonné, c'est tout de même étrange, non?

- Oui, c'est étrange, dit Robert, très intéressé. Quelle sorte de lumières?

- Je ne sais pas, moi. Je n'y suis pas allée voir! Et je n'irai pour rien au monde, même dans la journée! Alors la nuit!... Ce château, je n'ai jamais pu m'y habituer. Il m'a toujours paru bizarre. Et vous voyez, même maintenant, ça continue! »



Il n'y avait pas de route, ni même de chemin, pour monter au château.

Les enfants sortirent de la petite boutique. Ils étaient exactement au pied de la colline sur laquelle était construit le château. Il leur semblait très grand, très impressionnant. Ils purent observer sur sa façade plusieurs rangées de fenêtres aussi étroites que les meurtrières des anciens châteaux forts.

« C'est tout de même une drôle d'idée, dit Patricia, de faire construire un faux château du Moyen Age au sommet de cette colline. Vous ne trouvez pas?

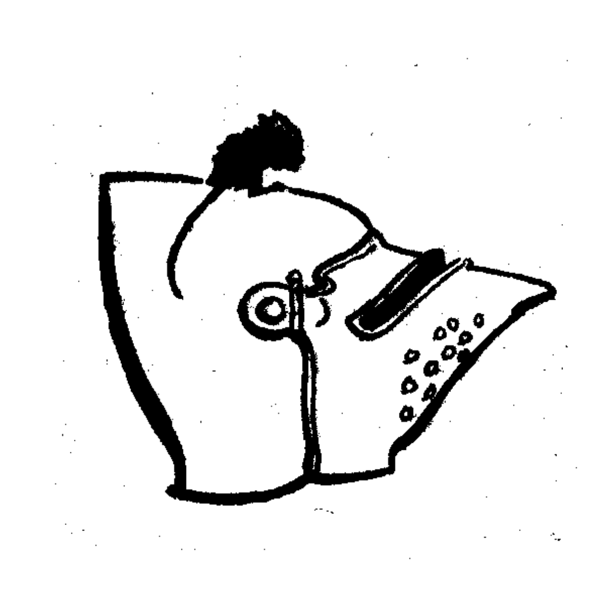
— Allons! En route! dit Robert, on ne va pas se laisser intimider par toutes ces histoires. D'ailleurs on en raconte toujours sur les maisons abandonnées.

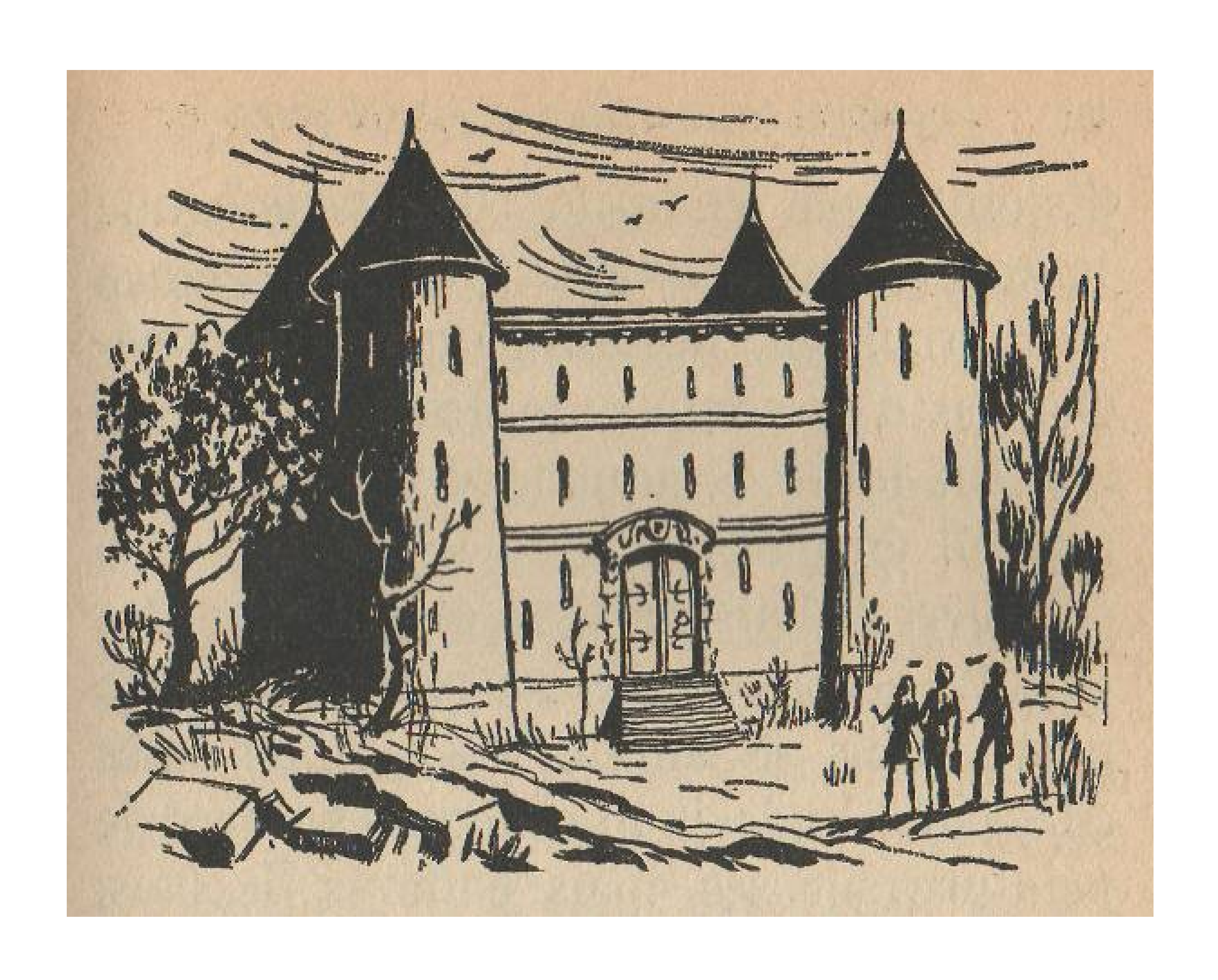
— Et c'est justement ce qui me passionne! s'écria Didier. Allons-y! Grimpons sur la colline! »

II n'y avait pas de route, ni même de chemin pour monter au château. Ils découvrirent cependant un sentier très étroit qui serpentait parmi les rochers et les

touffes d'ajoncs. C'était la seule végétation qui parvenait à s'accrocher à ces pentes rocailleuses. Le sentier passait souvent en surplomb, et Didier dut plusieurs fois aider Patricia à franchir les passages dangereux.

« Nous y voilà enfin! dit Robert, s'arrêtant pour souffler. Le Château Noir! Je me demande ce que nous allons y découvrir... »





CHAPITRE III

Le Château Noir

Vu de près, le château paraissait gigantesque. Carré, massif, flanqué de ses tourelles, la façade grise trouée d'étroites meurtrières, il était vraiment impressionnant. Un escalier monumental, aux dalles

disjointes par endroits, conduisait à une haute et sombre porte. Didier s'y élança et le gravit en courant, ce qui ne l'empêcha pas d'en compter toutes les marches.

« Dix-huit! » annonça-t-il, comme il arrivait en haut.

Robert et Patricia le rejoignirent, et les enfants s'avancèrent jusqu'à la grande porte qu'ils se mirent à examiner avec curiosité. On devinait encore des traces de peinture sur ses épais battants de bois. Les ferrures et les clous qui la renforçaient étaient tout mangés de rouille. Un énorme heurtoir de bronze attira leur attention. Malgré leur envie, ils n'osèrent pas s'en servir! Didier se contenta de le soulever un peu, d'en éprouver le poids et de le reposer sans bruit sur son butoir.

Pendant ce temps, Robert passait sa main sur les pierres massives du chambranle. Il lui sembla qu'elles n'avaient pas loin d'un mètre d'épaisseur.

Les enfants s'aperçurent bien vite que

la porte était solidement verrouillée et qu'aucun accès ne s'offrirait de ce côté-là. « Cherchons une autre entrée, dit Patricia.

- Oui, c'est ça, on va faire le tour du château », proposa Didier.

Ils redescendirent le grand escalier et s'engagèrent sur un étroit sentier qui semblait contourner la muraille. Ce sentier était envahi d'herbes folles, de ronces, de broussailles. Il n'était pas facile de s'y frayer un chemin. Ce fut encore bien pis quand il fallut traverser d'épaisses touffes d'orties. Les garçons avaient beau les écraser, ils ne purent empêcher que Patricia, avec ses jambes nues, ne soit couverte de piqûres.

« J'en ai assez! criait-elle en trépignant. J'en ai assez! Continuez tout seuls! Moi, je reste ici!

- Calme-toi, lui dit Didier, je vais te chercher des feuilles de patience. Tu verras, ça soulage immédiatement. »

Didier, qui avait des notions de botanique, cueillit une poignée de feuilles brunâtres et Patricia les appliqua, toutes fraîches, sur sa peau brûlante.

« Ça va mieux, dit-elle, mais je ne repasserai jamais par ici! »

Ils continuèrent à suivre le petit sentier, dépassèrent la première tour et découvrirent la façade latérale du château. Elle était, elle aussi, trouée d'étroites fenêtres dépourvues de vitres, semblables à des meurtrières.

Ces fenêtres les intriguaient beaucoup, ils s'arrêtèrent à nouveau pour les regarder.

« Au Moyen Age, dit Robert d'un ton un peu doctoral, les meurtrières servaient à la défense des châteaux. On y plaçait des archers et ils pouvaient décocher leurs flèches sans risquer d'être atteints eux-mêmes.

- Oui, mais de nos jours, elles ne servent plus à rien, répondit Didier. Il n'y

a plus d'archers et je ne vois pas qui aurait pu attaquer ce château.

— Avec des fenêtres aussi étroites, il n'y a certainement pas beaucoup de lumière dans cette maison! Ni de soleil! Brrr! dit Patricia, et elle frissonnait.

— En tout cas, déclara Didier, je n'ai jamais rien vu d'aussi bizarre. Il faut absolument trouver le moyen d'y entrer!

— Robert, fais-moi la courte échelle! Je vais jeter un coup d'œil par cette meurtrière. »

Didier, juché sur les épaules de son cousin, se penchait vers l'étroite fenêtre. Mettant ses deux mains en visière pour échapper à l'éblouissement du soleil, il tentait vainement d'apercevoir quelque chose.

« Non, je ne vois rien. Il y fait noir comme dans un four, dit-il en sautant à terre. Essayons d'aller plus loin! »

Ils firent encore quelques mètres le long de la façade, contournèrent la deuxième

tour, et, soudain, ils durent s'arrêter. Comme Robert le leur avait expliqué, la colline sur son versant ouest tombait à pic, et le château était construit en surplomb au-dessus de cette falaise. Le chemin s'interrompait brusquement et débouchait sur un précipice.

Robert se mit à plat ventre et se pencha au-dessus du vide, parcourant des yeux la falaise vertigineuse.



« II vaudrait mieux ne pas tomber! dit-il, en se relevant.

— Je commence à avoir faim! Si on déjeunait? proposa Didier.

— Bonne idée! Il faudrait trouver un endroit à l'abri du soleil. Tenez! là-bas, qu'est-ce que vous en dites? »

II désignait un petit bouquet d'arbres, situé à une trentaine de mètres du château. La colline à cet endroit était assez dégagée et les enfants s'y installèrent confortablement à l'abri du soleil.

« Ici, on est parfaitement bien! dit Robert en déballant les paquets que tante Lucie avait préparés. Tout en déjeunant, on pourra continuer à observer le château. »

Ils mangeaient tous les trois avec grand appétit. Le pique-nique qui, ce matin, leur avait paru énorme, fut rapidement englouti. Ils ouvrirent les trois bouteilles de limonade, les vidèrent une à une : quoiqu’'un peu tiède, elle leur semblait délicieuse.

Patricia, ayant terminé son repas la première, le dos appuyé contre un arbre, contemplait le château, sa muraille grise et silencieuse, ses meurtrières... Machinalement, elle se mit à les compter : il y en avait trois rangées parallèles, et Patricia en était à la dernière — celle du second étage - - lorsque soudain elle

s'écria : « Didier, Robert! Regardez !

— Quoi?

- Qu'est-ce qu'il y a? — Là, au deuxième étage, une meurtrière beaucoup plus large que les autres! Regardez : c'est la cinquième à partir de la gauche! »

Les deux garçons levèrent les yeux. Patricia avait raison : la cinquième fenêtre était nettement plus grande que les autres. De plus, elle était d'apparence tout à fait irrégulière.

Les enfants l'observèrent un moment en silence, et Didier déclara :

« II n'y a pas de doute, cette fenêtre a été attaquée par les eaux de pluie. J'ai l'impression qu'un tuyau de descente a éclaté et que l'eau s'est infiltrée dans la pierre. Regardez : tout le bas de la fenêtre et tout son côté gauche sont complètement rongés.

- J'ai une idée! s'écria Robert tout joyeux. Il y a un arbre près de la meurtrière. Si on y grimpait, on serait juste à la hauteur de cette fenêtre, on pourrait jeter un coup d'œil à l'intérieur, ou peut-être même, s'y glisser! Qu'est-ce que vous en dites? »

Didier et Patricia se regardèrent :

« Ça, c'est une idée prodigieuse, dit Patricia. Allons-y! »

Et elle s'élança, la première. Agile comme un chat, Patricia adorait grimper aux arbres. Elle saisit une branche basse, opéra un rétablissement et commença l'ascension.

Les deux garçons eux aussi avaient

bondi et attaquaient l'escalade chacun de leur côté.

« Patricia, attends! hurlait Robert. On va passer devant toi et on t'aidera. Tu n'es qu'une fille après tout!

- Je suis aussi forte que vous », criait Patricia, et elle cherchait des yeux un passage facile qui lui permettrait de devancer les deux garçons.

Elle en trouva un et arriva bientôt à mi-hauteur de l'arbre. Elle prit appui sur une grosse branche et s'y hissa rapidement.

Mais Robert grimpait comme un écureuil. Il avait déjà plusieurs mètres d'avance sur ses deux cousins. On entendait un grand bruit de branchage et de feuilles remués. Il était déjà si haut qu'il disparaissait presque à leurs regards.

« Oh! oh! criait Didier, ça va? Où es-tu? Qu'est-ce que tu vois?

Par là! Suivez-moi! répondit Robert.

C'est facile! »



Ils l'eurent bientôt rejoint. Ils s'assurèrent des appuis solides et soufflèrent un peu.

« Regardez, dit Robert, cette branche qui s'avance en direction de la fenêtre : elle est assez grosse pour nous supporter tous les trois.

— Peut-être, dit Patricia, mais j'aimerais mieux qu'on s'y risque d'abord les uns après les autres...

— D'accord, répondit Robert.

Tu y vas le premier? demanda Didier.

- J'y vais le premier. » Robert, avec précaution et se servant de ses bras comme balancier, s'avança en direction de la fenêtre. Il s'aperçut très vite que la branche, sous son poids, s'inclinait beaucoup trop et que, par ce chemin, il n'atteindrait jamais la meurtrière. « Non, ce serait trop dangereux... » II rebroussa chemin, cherchant des yeux une branche plus élevée.

« Celle-ci me paraît plus solide, dit-il en l'éprouvant soigneusement. Elle est un peu haute, mais sous mon poids, elle s'abaissera jusqu'à la fenêtre. »

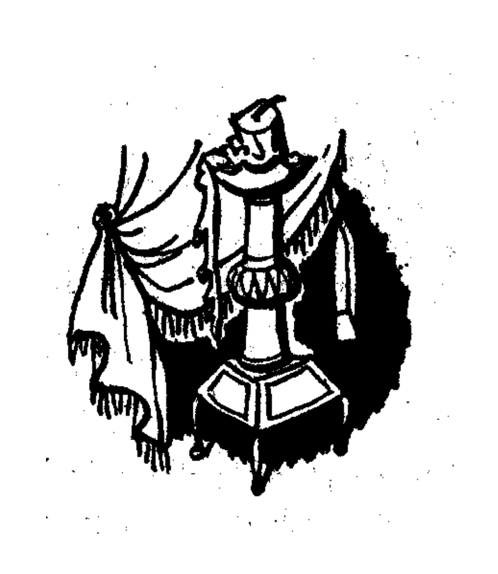
II s'y engagea aussitôt, les bras toujours en balancier. Comme il l'avait prévu, la branche s'inclina peu à peu, elle vint toucher le rebord de la fenêtre, et son extrémité pénétra même dans le château. « Formidable! » cria Robert. S'agrippant au chambranle à moitié

ruiné, il réussit à s'engager jusqu'à mi-corps dans la meurtrière. A plat ventre sur l'appui de la fenêtre, il regarda à l'intérieur : tout était sombre, il ne distinguait rien.

« J'ai l'impression qu'on pourra entrer », cria-t-il aux deux autres.

Il fit encore un effort, rampant dans l'étroite ouverture. Il se fit le plus petit, le plus mince possible, et parvint enfin, non sans mal, à se glisser à l'intérieur du château.

« Ça y est! J'y suis! hurla-t-il, dépêchez-vous! Le Château Noir est à nous! »





CHAPITRE IV

Dans le château

Patricia n'était pas très rassurée, lorsqu'elle s'engagea sur la branche à la suite de Didier. Il lui tendit la main et l'aida à se faufiler dans le château. Les pierres lui semblèrent bien rugueuses, elle s'y écorcha un peu les coudes et les genoux, mais enfin elle émergea hors de la meurtrière.

Elle écarquillait les yeux pour essayer d'y voir quelque chose : la pièce était plongée dans une profonde obscurité.

Serrant très fort la main de son frère, Patricia sauta dans le noir.

Au bout de quelques instants, les enfants s'étaient habitués à cette obscurité : ils commençaient à deviner ce qu'il y avait autour d'eux.

La pièce n'était éclairée que par deux meurtrières : deux rais de lumière grisâtre y filtraient, et tout le reste se perdait dans la pénombre.

« Mais c'est absolument vide », s'écria Patricia, très déçue.

En effet, il n'y avait rien : aucun meuble, un sol dallé et froid, des murs humides et nus...

« On dirait une cellule de prison », dit-elle encore. Robert, lui, s'était avancé dans la pièce,

tâtant les murs et les inspectant soigneusement. Il découvrit une porte fermée dont la poignée de cuivre brillait un peu dans l'obscurité.

« S'il n'y a rien ici, dit-il, on aura sûrement plus de chance ailleurs. Suivez-moi! »

II tira la porte qui s'ouvrit avec un effroyable grincement. Elle donnait sur un corridor qui ne recevait pas la moindre lumière extérieure. Robert se souvint qu'il avait emporté une petite lampe électrique. Il tâta ses poches, la trouva et l'alluma.

Il découvrit alors une longue enfilade de portes, toutes absolument identiques. Au bout du corridor, dans la faible lueur de la lampe, on devinait le départ d'une rampe d'escalier qui semblait conduire aux étages inférieurs.

« Explorons méthodiquement ce couloir », dit Robert, et, suivi de ses cousins, il ouvrit la porte la plus proche.

« Décidément, elles grincent toutes! » dit Patricia.

Robert promena le faisceau de sa lampe dans cette nouvelle pièce :

« Rien à voir! annonça-t-il.

— Encore une cellule de prison! dit Patricia.

— On n'a pas de chance! » maugréait Didier.

Ils ressortirent, et dans un mouvement d'humeur Robert laissa la porte se refermer violemment. Le bruit qu'elle fit en claquant se répercuta dans tout le château : on aurait dit qu'une main invisible claquait des douzaines et des douzaines de portes...

Les enfants avaient eu très peur. Après que le vacarme se fut apaisé, Patricia encore tremblante dit d'une toute petite voix :

« Il faudra faire très attention, Robert! Ne plus faire de bruit. J'en ai encore la chair de poule...

- Ce n'est rien, dit Robert, c'est une sorte d'écho. On ne va pas se laisser impressionner par un écho, non? » — II s'efforçait de donner le change, lui-même n'étant pas très rassuré.— « Voyons ce qu'il y a dans les autres pièces...

- Attention! » dit Patricia.

Robert ouvrit et referma très doucement toutes les portes qui donnaient dans ce couloir : il ne trouva partout que des pièces vides.

En poursuivant leurs investigations, les enfants s'étaient approchés de la rampe d'escalier :

« Suivez le guide! » cria Robert, et il s'engagea sur les marches glissantes qui s'enfonçaient en spirale jusqu'au cœur même du château.

Ils descendirent un étage et traversèrent un palier sombre et étroit. Robert l'éclaira un peu en passant, mais comme il leur semblait qu'il ne s'y trouvait rien d'intéressant, ils reprirent leur progression en

direction du rez-de-chaussée. L'escalier s'élargissait un peu, les marches étaient moins raides et les enfants débouchèrent dans une vaste pièce un peu mieux éclairée que les précédentes.

On y voyait encore une grande table de bois brut, entourée de deux bancs rustiques, quelques tabourets, une grosse armoire, des écuelles et des casseroles pendues au-dessus d'une cuisinière à charbon toute noire et toute démantibulée. L'un des murs, celui où aboutissait l'escalier, était presque entièrement occupé par une immense cheminée dans laquelle pendait une lourde marmite de fonte.

« Mais... dit Patricia, mais... c'est une cuisine!

— Elle pourrait presque encore servir! » dit Didier.

Robert s'avança vers la cheminée et regarda ce qu'il y avait dans la marmite.

« Venez voir! » cria-t-il.

De sa lampe de poche, il éclairait au

fond du récipient un jus infect et puant.

Didier et Patricia s'approchèrent.

« Regardez, c'est un brouet de sorcière! » dit Robert d'une voix volontairement sinistre.

Patricia sursauta et Robert éclata de rire.

« Mais non, voyons! dit-il pour la rassurer, c'est un reste de vieille soupe pourrie...

Beuh! » fit Patricia, et elle se bouchait le nez. Elle regarda un peu autour d'elle. « Cette cuisine n'est vraiment pas accueillante, dit-elle, elle est sale, poussiéreuse et elle sent le moisi! »

La pièce recevait sa maigre lumière de trois meurtrières percées très haut dans l'un des murs. Dans le mur opposé, il y avait une porte entrebâillée. Les enfants la poussèrent et se trouvèrent dans un vestibule de proportions beaucoup plus vastes que tout ce qu'ils avaient découvert jusqu'alors.

Quatre portes donnaient dans ce grand vestibule. Robert en ouvrit une au hasard. « Oh! venez vite... dit-il à voix très basse.

- Qu'est-ce qu'il y a? Tu as trouvé quelque chose? Venez voir... vite! » Patricia et Didier accoururent. Les trois enfants s'étaient arrêtés sur le seuil et regardaient, médusés : ils étaient dans un grand salon richement meublé, où



rien ne semblait avoir été déplacé depuis des siècles. Ils considéraient avec étonnement tous ces objets immobiles, surannés et vivants encore d'une vie mystérieuse : des fauteuils et des bergères de tapisserie ancienne, des chaises cannées aux dossiers finement sculptés, une causeuse, des tables de marqueterie aux dessins compliqués, des miroirs dorés, et, dans un coin du salon, un clavecin encore ouvert... Il y avait aussi une grande cheminée de marbre, avec ses chenets, ses pincettes et son pare-feu. Des rideaux de velours encadraient les meurtrières, et deux grands lustres de cristal pendaient du plafond.

Les enfants s'avancèrent un peu. Ils virent alors qu'une épaisse couche de poussière recouvrait toutes ces merveilles et que d'immenses toiles d'araignée allaient du sol jusqu'au plafond.

Six meurtrières éclairaient cette pièce, et le soleil pénétrait par ces ouvertures en longs rayons dorés, où dansaient des

millions de grains de poussière. Par contraste, les autres parties du salon paraissaient encore plus sombres et plus tristes.

« Oh!!! cria Patricia. Une araignée! Elle me grimpe dessus! Didier, Robert, au secours!»

Une grosse araignée sortait en effet de sous un fauteuil et s'installait tranquillement au centre de sa toile.

« Mais, tu vois bien qu'elle ne bouge plus », dit Didier.

Patricia hurlait de plus belle.

« Ne crie pas, je vais la chasser », dit Robert, et il détruisit la toile.

L'araignée redescendit aussitôt et se réfugia sous son fauteuil.

« C'est incroyable! dit Didier. Ils ont tout laissé pourrir. Regardez ces rideaux! »

II avança la main pour les toucher : ils s'effritèrent sous ses doigts. Quant à Robert, il effleura la tapisserie d'un fauteuil : elle partit en lambeau.

« Quel horrible endroit! dit Patricia, d'une voix toute changée. Tout est pourri! Tout s'effrite! Tout s'effondre! Comme c'est triste... Allons-nous-en!

- Ne fais pas ta mijaurée! répondit Didier. On ne va pas abandonner à cause d'un peu de poussière! Tu vois bien qu'il y a des choses intéressantes, dans ce château. Moi, je veux l'explorer de la cave au grenier! Allons-y! »

Robert et Didier repassèrent dans le grand vestibule; Patricia les suivait à contrecœur. Ils ouvrirent les trois autres portes et trouvèrent trois autres salons à peu près semblables à celui qu'ils venaient de quitter : de beaux meubles couverts de poussière et de toiles d'araignée, des rideaux qui s'effrangeaient et partout une écœurante odeur de moisi.

Patricia n'en pouvait plus :

« Je déteste cette odeur, bougonnait-elle. Je déteste ces toiles d'araignée. Bhou! J'ai l'impression d'en avoir plein la figure,

plein les cheveux! J'ai horreur de cet endroit! »

Robert et Didier exploraient maintenant le vestibule.

« Regarde, dit Robert, c'est la porte de ce matin! »

Ils étaient en effet devant la grande porte du château. Robert l'examina et s'aperçut très vite qu'elle était aussi solidement verrouillée de l'intérieur que de l'extérieur.

De l'autre côté du vestibule, ils trouvèrent l'escalier principal.

« C'est autre chose que le petit escalier de la cuisine, dit Robert. Montons! Viens, Patricia! Peut-être que, là-haut, il y aura moins de toiles d'araignée. »

Les marches étaient larges et faciles. Les enfants y couraient presque. Il y eut un grand palier, puis l'escalier les conduisit d'une seule volée jusqu'au premier étage.

Ils y découvrirent un vestibule encore



plus grand que celui du rez-de-chaussée et huit portes qui donnaient toutes sur des chambres à coucher.

N'y voyant rien d'intéressant à part la poussière et cette odeur qui déplaisait tant à Patricia, les enfants reprirent l'escalier principal et gagnèrent le deuxième étage.

Encore un grand vestibule et une enfilade de chambres à coucher.

« C'est drôle, remarqua Didier, on est

au second étage et on ne retrouve plus les pièces vides de tout à l'heure et le petit escalier de la cuisine.

— On doit être dans une autre aile du château », répondit Robert.

Les enfants visitèrent toutes les chambres du deuxième étage. Dans l'une d'elles, ils découvrirent un escalier très raide et très étroit qui s'enroulait autour d'une colonne de pierre et conduisait, sans aucun doute, à l'une des quatre tours.

L'un après l'autre, ils s'y engagèrent. L'escalier tournait, tournait, il paraissait interminable, et la tête de Patricia commençait elle aussi à tourner.

Ils débouchèrent enfin dans une petite pièce ronde, absolument nue, éclairée par quatre meurtrières très étroites. Une banquette de pierre maçonnée le long du mur en était la seule décoration.

Les enfants grimpèrent sur le banc de pierre et mirent chacun la tête à une meurtrière.

« Quelle vue extraordinaire! s'écria Patricia. Je vois des maisons! C'est le village, en bas du château. On pourrait presque y voir des gens!

— Moi, je vois la campagne, dit Didier, avec des moutons minuscules et des vaches qui ressemblent à des jouets!

- Oh! cria Robert, je reconnais ma maison! là-bas! Toute petite, avec le jardin! Je pourrais même y voir ma cabane, si elle n'était pas cachée par les arbres... »

Ils admirèrent longtemps le paysage, changeant tour à tour de fenêtre, pour voir dans toutes les directions. Seule la vue qu'ils découvraient de la meurtrière de l'ouest leur était tout à fait inconnue. De ce côté-là, on voyait surtout les toits du château, et, au-delà des toits, on devinait une grande plaine voilée d'une légère brume d'été.

« Didier, quelle heure est-il?

— Bientôt quatre heures.

II faudrait penser à rentrer, dit Robert. Descendons! »

Au deuxième étage, ils voulurent retrouver l'aile du château par laquelle ils étaient entrés. Malgré toutes leurs recherches, ils ne purent découvrir un seul passage qui conduisît aux pièces vides et à la meurtrière rongée par l'eau de pluie.

« II me semble, disait Robert, que c'était dans cette direction...

- C'est drôle, répondait Didier, j'aurais juré que c'était par là... » Et il désignait la direction opposée.

Patricia s'impatientait : « Je n'ai pas envie de passer la nuit ici, disait-elle. Il faut absolument trouver ce passage!

Un peu de patience. Il y aura bien une porte, ou un couloir qui nous y conduira.

Ecoutez, dit Patricia, j'ai une idée : plutôt que de continuer à chercher par ici, descendons par le grand escalier jusqu’a rez-de-chaussée.

On retrouvera facilement la cuisine, et de là, on remontera au deuxième étage par le petit escalier en spirale.

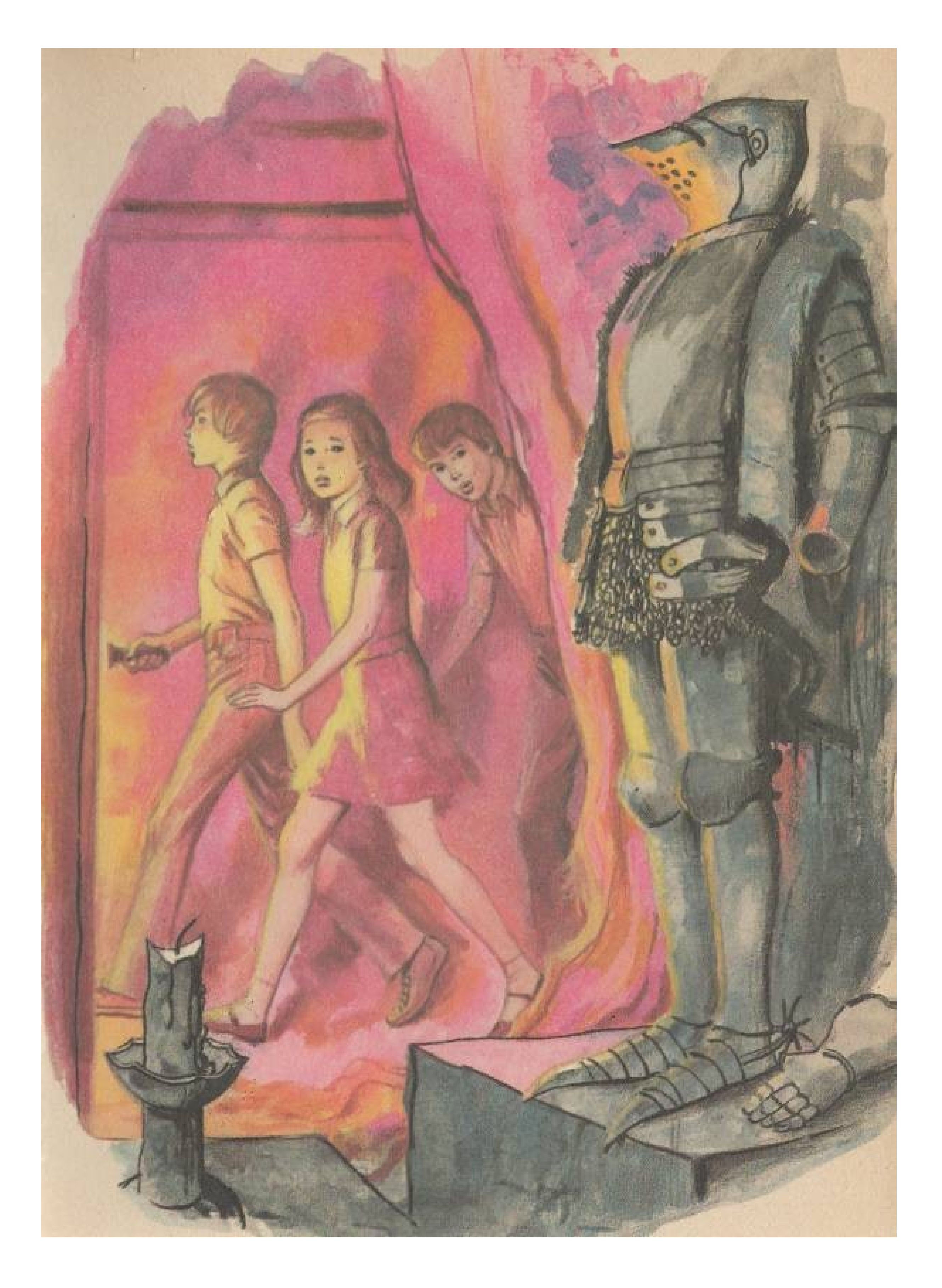
Très juste, dit Robert. On y va! »

Ils étaient au pied du petit escalier de la cuisine, lorsque Didier aperçut, dans un coin sombre, une porte basse percée dans le mur... Ils ne l'avaient pas remarquée jusqu'alors.

« Si on essayait de sortir par là? » proposa Didier.

S'approchant de la porte, ils virent qu'elle était si petite qu'ils seraient obligés de se courber en deux pour la franchir. La clef était encore dans la serrure : Robert voulut la tourner. Après quelques essais infructueux, il y parvint enfin. La porte s'ouvrait à l'extérieur : il la poussa, mais très vite elle buta sur quelque chose de rigide.

Didier vint aider son cousin, tous deux s'arc-boutèrent et, d'une grande poussée, réussirent à gagner vingt centimètres.



« Il faut absolument trouver ce passage. »

« Encore un effort! » dit Robert.

La porte céda encore de dix centimètres; un peu de lumière pénétra par cette ouverture. Didier y passa la tête.

« C'est un gros buisson d'ajoncs qui l'empêche de s'ouvrir, dit-il. Prête-moi ton couteau, je vais essayer de le couper. »

Robert lui lendit son couteau. Didier réussit à saisir une grosse touffe d'ajoncs et, après s'être généreusement égratigné les bras, il parvint enfin à la couper. La porte s'ouvrit entièrement et les trois enfants se glissèrent à l'extérieur. Ils n'étaient pas mécontents de se retrouver au soleil el à l'air libre.

Didier repoussa la porte, sans la verrouiller, el la camoufla soigneusement avec des branches d'ajonc.

« Comme ça, dit-il, quand on voudra revenir, on n'aura plus besoin de grimper aux arbres. Ce sera notre entrée secrète! »

Les enfants regardèrent autour d'eux et s'orientèrent facilement. Ils étaient non

loin du petit sentier qui faisait le tour du château et qu'ils avaient pris le matin même. Ils le suivirent donc en sens inverse se dirigeant vers l'escalier monumental.

Il fallut retraverser les mauvaises touffes d'orties, et Patricia, qui était un peu fatiguée, se trouva presque au bord des larmes. Didier et Robert la calmèrent de leur mieux, et tous trois reprirent le chemin de la maison.

Ils dévalèrent rapidement la colline, traversèrent le village et passèrent le pont de bois.

Sur la route qui serpentait à travers champs, ils marchaient d'un bon pas, sous le soleil déclinant. Ils bavardaient gaiement et se rappelaient toutes les péripéties de cette belle journée. Même Patricia avait oublié les piqûres d'ortie et les araignées. Tous trois n'avaient qu'une envie : retourner bientôt au Château Noir.



CHAPITRE V

Au cœur de la nuit

Le lendemain les enfants passèrent toute la journée loin de Rochenoire. Ils étaient partis en excursion avec tante

Lucie, dans la petite carriole tirée par

Sullan. Ils avaient déjeuné au bord d'un lac, et, quoique l'eau n'y soit pas très chaude, ils s'y étaient baignés.

Ils revinrent assez tard à la maison et après un léger dîner, ils allèrent se coucher, un peu fatigués par la longue promenade. La tête bourdonnante des belles choses qu'ils avaient vues, ils s'endormirent rapidement.

Vers minuit, Patricia se réveilla, là gorge sèche. Elle avait très soif et ne parvenait pas à se rendormir. Elle se souvint alors que tante Lucie avait laissé un verre et une carafe d'eau sur une petite table près de la fenêtre.

Elle se leva. La lune était pleine et ses rayons éclairaient si bien la mansarde, que Patricia n'eut pas besoin de lumière pour se diriger vers la table. Elle se versa un verre d'eau et le but d'un seul trait, debout devant la fenêtre ouverte.

Un nuage noir passait. La lune se couvrit et le paysage fut plongé dans l'obscurité. Patricia aspirait avec bonheur l'air frais de la nuit. Une petite brise jouait dans ses cheveux; on entendait au loin le cri monotone de la hulotte.

Le nuage était passé et la lune baignait à nouveau le paysage de sa lumière pâle. Le Château Noir se détachait maintenant très nettement sur sa colline, là-bas, juste en face de Patricia. Elle s'attarda un peu à le regarder, et tout à coup écarquilla les yeux. Il lui avait semblé voir clignoter une lumière dans une des tourelles. Elle regarda avec plus d'attention, et la lueur, au bout de quelques secondes, réapparut, puis disparut à nouveau pour réapparaître encore au premier étage, puis au rez-de-chaussée... On aurait dit qu'elle se déplaçait le long des meurtrières; enfin elle disparut tout à fait.

Patricia en oubliait de respirer. Elle se rappela les bruits qui couraient au village sur le Château Noir et toutes ces histoires de lumières qu'on y aurait vues certaines nuits.

« Mais alors... se dit-elle, ce n'est pas une légende! Ces lumières, elles existent... puisque je les ai vues! »

Elle n'osait pas se rendormir, de crainte que tout cela ne lui apparaisse, le lendemain matin, comme un rêve qu'elle ne pourrait même pas raconter.

« II faut que je réveille Robert et Didier, et que je leur en parle immédiatement », pensa-t-elle.

Elle descendit sans bruit jusqu'au premier étage et entra dans la chambre des garçons. Ils dormaient profondément. Patricia s'approcha de Didier, le secoua un peu. Il s'éveilla en sursaut.

« Qu'est-ce qu'il y a? »

II avait presque crié et s'était redressé brusquement sur son lit, un peu effrayé de voir qu'il faisait encore nuit.

« Hein! Quoi? » dit Robert, réveillé par le bruit. Il ouvrit les yeux et vit avec stupeur Patricia dans la chambre et Didier qui avait déjà sauté de son lit.

« Qu'est-ce que vous avez? dit-il. Vous êtes fous! C'est encore nuit noire...

— Ecoutez, dit Patricia, j'ai vu quelque

chose d'extraordinaire : il y a des lumières au château!

— Quoi! crièrent presque en même temps les deux garçons, et ils coururent vers la fenêtre.

— Je ne vois rien!

— Qu'est-ce que tu nous racontes!

— Evidemment, répondit Patricia, maintenant elles ne sont plus là. Mais je les ai vues! D'abord tout en haut de la tour, puis au premier étage, puis au rez-de-chaussée.

C'étaient de toutes petites lumières clignotantes qui se déplaçaient rapidement. Elles vont peut-être revenir...

— Tu es sûre que tu n'as pas rêvé?

— C'est une blague?

— Je suis sûre qu'elles reviendront! » Ils étaient à la fenêtre depuis dix bonnes minutes et commençaient à se décourager lorsque soudain Robert s'écria : « Ça y est! Je la vois!

— Moi aussi! » dit Didier.

Les trois enfants ne quittaient plus le château des yeux. « Là! elle traverse le rez-de-chaussée!

- Elle monte!
- Elle est au premier!

— Au second...

— Regardez! elle monte à la tour! »

La lumière semblait s'être fixée tout en haut du château où elle clignotait par intermittence.

« J'ai l'impression, dit Robert, que c'est la tourelle dans laquelle on est resté si longtemps l'autre jour.

- Oui, c'est bien cela, répondit Didier.

— Tu crois qu'ils habitent dans cette tour? demanda Patricia.

- Je ne sais pas. Peut-être qu'ils vont redescendre.
- Qui ça? demanda encore Patricia.
- Je ne sais pas. Des fantômes, des voleurs...
- Demain, dit Didier, on y retournera!

- Oui, répondit Robert. En attendant, allons dormir!

— Mais, la lumière? » dit Patricia.

La petite lueur clignotante avait disparu. Ils restèrent encore quelques instants à la fenêtre, puis chacun retourna se coucher.

Le lendemain matin, dans la cabane au fond du jardin, Didier, Robert et Patricia discutaient avec animation :

« Tu crois que ce sont des voleurs? disait Patricia.

— Comment savoir! D'ailleurs, que pourraient-ils voler dans ce château?

— Combien sont-ils?

- Il n'y en a peut-être qu'un seul!

- Si c'était l'ancien propriétaire du château et qu'il ne soit pas mort? Il se cache et il revient la nuit...

- Ou bien ses domestiques!

- Ils ont l'air de bien connaître les lieux, en tout cas. Ils marchaient vite.

— Et si c'étaient des feux follets?



- Mais non, voyons, Patricia! Des feux follets! On ne les verrait pas de si loin. »

Ils passèrent en revue toutes les explications possibles et décidèrent enfin qu'il fallait absolument retourner au Château Noir.

« Quand? demanda Didier.

— Après déjeuner, répondit Robert. Ce matin nous allons au marché, à Baume-sur-Isle. Papa nous y emmène en voiture... »

La promenade au marché, qui les aurait

beaucoup amusés en d'autres circonstances, leur parut longue ce jour-là. Ils ne pensaient qu'à leur expédition au Château Noir.

Enfin, après le déjeuner, ils purent quitter la maison et prendre le chemin du château.

Ils s'arrêtèrent encore une fois à la petite boutique, pour savoir si la marchande avait appris quelque chose de nouveau sur les mystérieuses lumières.

« Rien de nouveau... répondit-elle. Il vous intéresse donc beaucoup, ce château? - Oh! pas tellement... », dit Robert, qui préférait garder le secret.

Les enfants retrouvèrent sans peine le petit sentier aux orties. Patricia avait pris soin de mettre un blue-jean et des souliers montants.

« Je passe la première », dit-elle fièrement aux garçons. Et elle piétinait les orties avec beaucoup de satisfaction.

Ils cherchaient la porte basse camouflée

par les ajoncs. Didier commençait à se dire qu'il l'avait trop bien cachée lorsqu'il la reconnut, juste devant lui. Il écarta les branches, tira la porte et, quelques secondes plus tard, ils étaient tous trois dans la cuisine du château.

Cette fois, ils avaient pensé à emmener chacun une lampe électrique, pour avoir plus de liberté dans leurs recherches.

Il n'y avait rien de changé dans la cuisine; les enfants la traversèrent rapidement et se retrouvèrent dans le grand vestibule.

Patricia inspectait la porte monumentale, pendant que Didier jetait un coup d'œil dans les salons. Rien n'y avait bougé. L'horrible odeur de moisi, la poussière et les toiles d'araignée étaient toujours là. Robert, lui, examinait le sol, courbé en deux comme un Mohican sur la piste d'un Sioux.

Soudain, il poussa un cri :

« Ça y est! J'ai trouvé! »

Didier et Patricia accoururent.

« Là! Des traces de pas! »

II montrait dans la poussière des empreintes de semelles facilement reconnaissables.

« Comment sais-tu, dit Patricia, que ce n'est pas nous qui avons laissé ces traces? Regarde bien, s'écria Didier, ce sont de très grosses semelles. Au moins du 44! Et de plus, ce sont des semelles de chaussures à clous. Regarde, là! » II montrait des marques de clous encore visibles dans la poussière.

« Bravo! dit Patricia. Vous êtes de vrais détectives! » Elle regardait, elle aussi, les traces de pas dans la poussière : elles étaient plutôt embrouillées, recouvrant par endroits des empreintes plus petites et plus légères; celles que les enfants avaient laissées à leur première visite.

« Une autre trace! » cria Patricia.

Elle venait de découvrir de nouvelles empreintes. Il s'agissait aussi de chaussures

de grande taille, mais plutôt du genre sandales ou espadrilles.

Les trois enfants les examinèrent attentivement. Ils virent qu'elles suivaient à peu près parallèlement les premières.

« II n'y a pas de doute, dit Robert, deux hommes sont venus ici depuis notre visite. Essayons de suivre leurs traces! »

Tous trois, la tête penchée en avant, l'œil rivé au sol, qu'ils éclairaient de leurs lampes électriques, se mirent à suivre les empreintes fortement marquées dans la poussière. Elles se dirigeaient vers le fond du vestibule et se voyaient encore très bien tout au long du grand escalier.

Elles les conduisaient jusqu'au palier du premier étage où elles étaient particulièrement embrouillées, allant dans tous les sens, formant des nœuds, des entrelacs autour d'une grande marque rectangulaire imprimée elle aussi dans la poussière.

« J'ai compris! dit Didier, au comble de l'excitation. Les hommes ont gravi cet

escalier, portant une lourde malle, ou une caisse. Ils l'ont déposée ici — il désignait la marque rectangulaire - - pour souffler un peu. On dirait même que l'un d'eux a fait les cent pas pendant que l'autre se reposait, assis sur la caisse. Puis ils ont repris leur fardeau et ils sont montés au deuxième étage.

- Oh! oui, dit Patricia, je comprends maintenant les lumières de cette nuit. Ils



avaient des lampes électriques, et on les apercevait chaque fois qu'ils passaient devant une meurtrière. Ils ne se rendaient sûrement pas compte qu'on pouvait les voir!

— Allons! dit Robert, continuons! »

Ils suivirent les traces de pas jusqu'au deuxième étage. Là, elles semblaient hésiter sur la direction à prendre et se dirigeaient enfin vers la chambre où aboutissait l'escalier de la tour.

« Evidemment, s'écria Patricia, j'avais bien deviné que les lumières montaient à la tour! »

Elle s'interrompit soudain et reprit à voix très basse :

« J'espère qu'ils n'y sont pas cachés... »

Les trois enfants s'arrêtèrent net, tendant l'oreille et n'osant plus faire un geste.

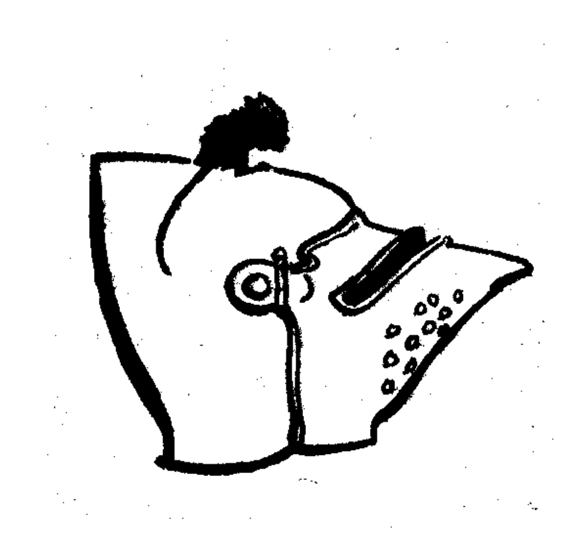
Ils restèrent ainsi immobiles, retenant leur souffle et s'attendant d'une seconde à l'autre à voir apparaître deux géants à la mine patibulaire. Enfin, peu à peu,

comme ils n'entendaient aucun bruit, ils se rassurèrent.

« II faut y aller quand même, dit Robert à voix basse. Mais, chut!... Il vaut mieux ne pas trop parler. Marchons sur la pointe des pieds!»

Robert, Didier et Patricia, le cœur battant, avançant à pas de loup, gravirent marche après marche l'interminable escalier en spirale qui conduisait à la tour.

Tout à coup, Robert s'arrêta : la pièce ronde qu'ils avaient visitée l'autre jour était maintenant fermée par une lourde porte de fer...





CHAPITRE VI

Une énigme

« Je ne me souviens pas de cette porte! Et toi?

- Absolument pas. Je ne l'avais même pas remarquée...

- C'est tout de même bizarre! dit Robert, avançant la main vers la poignée.

— Attention! » dit Patricia.

Robert s'arrêta et se retourna vers sa cousine.

« S'ils étaient dans la pièce... - Mais non! On n'entend aucun bruit. »

II saisit la poignée, la fit tourner lentement et poussa la porte... qui ne s'ouvrit pas.

« Elle est fermée à clef, dit-il, très déçu.

— Qu'est-ce qu'on va faire?

— Regarde par le trou de la serrure », suggéra Didier.

Robert se pencha; il essayait d'apercevoir quelque chose par ce trou de serrure, ce qui n'était pas facile.

« Attendez... Il me semble... Oui, c'est cela, je crois bien qu'il y a quelque chose de nouveau. On dirait de grands coffres! »

Didier regarda à son tour.

« Oui, ce sont bien des coffres, ou des malles... De grandes malles noires! Il me semble qu'il y en a au moins trois... Regarde, Patricia! »

Patricia se pencha, colla son œil au trou

de la serrure, et vit les trois mystérieux coffres noirs.

« Je voudrais bien savoir ce qu'il y a dedans, murmura-t-elle.

- Et moi! dit Robert. Ah! s'il n'y avait pas cette maudite porte! »

II la saisit par la poignée et la secoua violemment. Il avait oublié qu'elle était en fer : le bruit qu'elle fit fut épouvantable. Il se répercuta en écho le long de l'escalier; il semblait aux enfants qu'il remplissait tout le château et qu'on l'entendrait même au village en bas de la colline. Patricia en frissonna. Elle saisit le bras de son frère et dit :

« Allons-nous-en! On reviendra une autre fois... »

Robert était tout penaud : c'était à cause de lui que Patricia avait eu si peur. Les enfants avaient perdu leur enthousiasme; ils redescendirent, sans un mot, jusqu'au rez-de-chaussée, un peu hésitants sur ce qu'ils allaient faire.

« On devrait tout raconter à oncle Léopold et à tante Lucie, dit Patricia.

- Non, répondit Didier. C'est notre secret! D'ailleurs, ils ne nous croiraient pas. Il faut nous débrouiller tout seuls. Et pour une fois qu'on découvre un vrai mystère, comme dans les livres, on ne va pas reculer à cause d'un bruit de ferraille. Ce serait vraiment trop triste! Tu ne trouves pas, Patricia?

- Oui, tu as raison. J'ai eu très peur, mais ça va mieux maintenant. Je serai plus courageuse, tu verras... »

Robert, encore un peu gêné de son incartade, les avait laissés discuter. Il se promenait dans le vestibule, éclairant tantôt le mur, tantôt la grande porte d'entrée. Il était déjà passé plusieurs fois devant cette porte quand une idée lui traversa l'esprit; il se pencha, regarda attentivement la poussière qui recouvrait le seuil : il n'y vit aucune trace que les siennes et celles de ses cousins.



Perplexe, il restait ainsi en contemplation...

« Tu as vu quelque chose? lui demanda Didier.

— Justement... je n'ai rien vu! Et c'est bien ce qui m'intrigue... »

II fixait toujours la poussière.

« Je ne comprends pas, dit Didier.

— Moi non plus, répondit Robert.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Patricia, qui les avait rejoints.

— Eh bien, voilà : il n'y a pas de traces

de pas devant cette porte. Donc ils ne sont pas entrés par là... »

II y eut un grand silence, puis Patricia demanda :

« Alors, par où?

- C'est ce que je n'arrive pas à comprendre...

- La porte basse? demanda Patricia.

- Je ne crois pas, dit Didier, on aurait remarqué des traces.

— Oui, reprit Robert. Et ils ne sont pas passés par la meurtrière du deuxième étage. Je ne vois pas comment ils auraient fait. On a déjà eu assez de mal à s'y glisser!

— Eh bien! dit Didier, c'est qu'il y a une autre entrée. Suivons toutes les traces et on la trouvera ! »

Les enfants examinèrent toutes les empreintes qu'ils purent trouver, avec l'espoir de découvrir cette mystérieuse entrée. Ge n'était pas toujours facile. Beaucoup de pistes étaient si embrouillées

qu'ils n'arrivaient pas à les démêler. Et beaucoup d'autres ne menaient à rien.

L'une pourtant les intrigua particulièrement. Dans une pièce du rez-de-chaussée qu'ils n'avaient pas encore visitée et qui avait dû servir de bureau, ils remarquèrent des empreintes qui se dirigeaient en direction d'une grande cheminée et s'y arrêtaient brusquement. D'autres traces, parallèles, allaient, en sens inverse, de la cheminée jusqu'à la porte du bureau.

Qu'est-ce que ces hommes avaient bien pu faire dans cette pièce? Les enfants en inspectèrent tous les recoins. Apparemment, pas un meuble, pas un objet, n'avait été touché.

« C'est vraiment une énigme! dit Patricia. Pourquoi sont-ils venus ici?

- Par curiosité, peut-être », dit Robert.

Ils cherchèrent encore un peu, puis Robert décida qu'il fallait rentrer.

« Dépêchons-nous! dit-il. On sera en retard pour le goûter!

- J'aurais tout de même voulu comprendre... murmura Didier. Enfin, on reviendra demain. Allons-y!

- Allons-y! »

Ils coururent. Deux minutes plus tard, ils dévalaient déjà les pentes de la colline.

Avant de s'endormir, ce soir-là, Robert et Didier reparlèrent de leur expédition :

« J'espère qu'ils ne sont pas aussi malins que nous, dit Robert. Avec toutes les traces de pas qu'on a laissées, ils pourraient facilement deviner qu'on est sur leur piste

- Oh! Ils n'y feront pas attention... », répondit Didier, un peu distraitement.

Il ne pouvait s'empêcher de repenser à cette double énigme : Par où les hommes entraient-ils au château, et que signifiaient les traces de pas dans le bureau du rez-de-chaussée?

Robert dormait déjà, lorsque Didier l'appela : « Robert! Robert!

- Quoi? Qu'est-ce qui se passe? Il y a encore des lumières au château?

- Non, mieux que ça! s'écria Didier. J'ai trouvé! J'ai trouvé comment ils entrent dans le château!

- Ce n'est pas vrai! dit Robert.

- Ecoute-moi bien. Tu sais qu'il y a toujours eu dans les châteaux forts des passages secrets creusés dans les murs et qu'ils aboutissaient souvent dans les cheminées. Eh bien, il y en a certainement un au Château Noir! Et il aboutit dans la cheminée du bureau! C'est pour cela que les traces de pas vont de la porte vers la cheminée et de la cheminée vers la porte. Voilà! »

Didier n'était pas peu fier de sa découverte.

« Alors, ce serait vrai ! dit Robert. Toutes ces histoires de passages secrets dont



on parle au village! C'est incroyable!

— Mais, oui! Tout ce qu'on raconte au village est vrai : tu as bien vu pour les lumières! Demain on retournera au château et on examinera cette cheminée pierre après pierre, même si on doit en ressortir noir comme des ramoneurs! »

Le lendemain matin, au petit déjeuner, les garçons profitèrent d'une courte absence de tante Lucie pour mettre Patricia au courant.

« Tu crois vraiment qu'il y a un passage

caché dans cette cheminée? » dit-elle à son frère. Elle en était si surprise qu'elle oubliait de manger.

« J'en suis sûr, répondit Didier. Bientôt le Château Noir n'aura plus de secret pour nous!

— Tu oublies une chose, dit Robert, c'est que nous ne savons pas encore qui sont les deux hommes qui visitent le château, ni ce qu'ils viennent y faire... »

Ils parlaient tous trois avec animation, lorsque tante Lucie revint, toute souriante.

« J'ai une surprise pour vous, leur dit-elle. Aujourd'hui, nous repartons en pique-nique!

- Ah! dit Robert.

- Oh! dit Patricia.

— Ah, oui! dit Didier.

- Eh bien! ça n'a vraiment pas l'air de vous faire plaisir! Et moi qui croyais que vous alliez sauter de joie. Vous n'aimez plus les pique-niques?

- Mais si, dit Patricia, qui ne voulait

pas faire de peine à sa tante. Nous avions un autre projet, mais nous le remettrons à demain. N'est-ce pas, Didier?

- Ben... oui, répondit Didier, on le remettra à demain... »

Pendant toute la promenade, ils ne purent s'empêcher de penser à la cheminée et au passage secret. Parfois, ils en parlaient à voix basse, tenant de petits conciliabules qui étonnaient un peu tante Lucie.

Le lendemain, vers deux heures, ils étaient au pied du château. Ils gravirent rapidement la colline, passèrent par la porte basse, traversèrent la cuisine et le vestibule et s'arrêtèrent devant la cheminée du bureau.

C'était une grande cheminée de pierre, qui occupait tout un pan de mur. Une hotte la recouvrait; tout au fond du foyer, on voyait, sur une plaque de fonte, briller des armoiries.

« Elle est immense, dit Patricia. On pourrait tous y tenir debout! »

Elle s'y avança la première. Didier et Robert la suivirent. Le foyer était si grand qu'ils *y* étaient aussi à l'aise que dans une poli le chambre.

« Regardez! » s'écria Patricia.

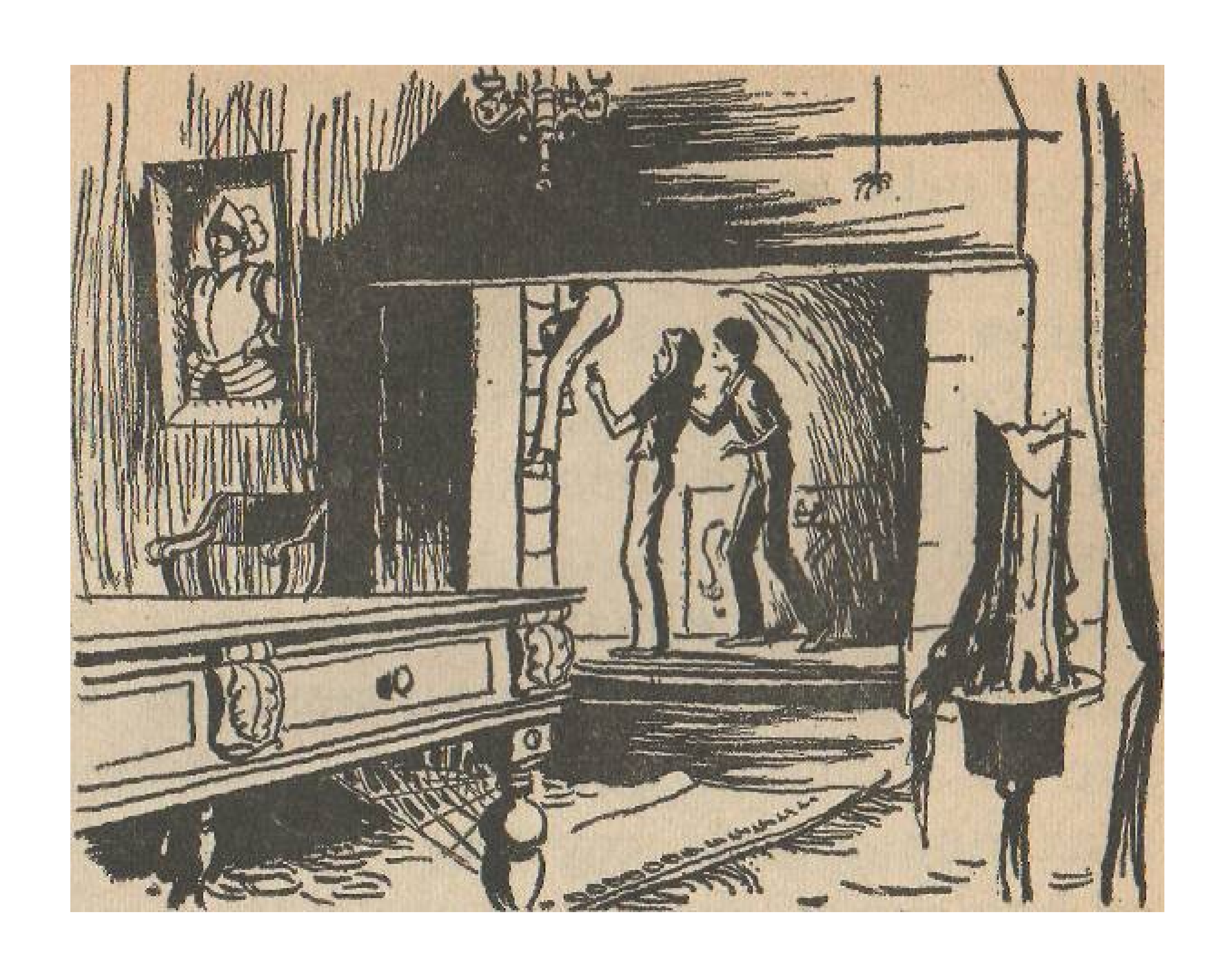
Elle désignait du faisceau de sa lampe une échelle métallique rivée à même la maçonnerie, derrière un des jambages de la cheminée.

Robert ne perdit pas son temps à considérer cette échelle :

« Suivez-moi! » cria-t-il.

Et il gravit lestement les barreaux métalliques.





CHAPITRE VII

Le passage secret

Tout en montant, se demandait jusqu'où le mènerait cette échelle :
« Peut-être jusqu'au toit! » se dit-il.

Quand il levait les yeux, il ne pouvait voir, dans la faible lueur de sa lampe,

qu'un petit espace de mur noirci par la suie. Soudain, il s'arrêta : il avait failli se heurter violemment la tête.

« Halte! cria-t-il à l’intention de ses cousins qui le suivaient de près. Il y a un obstacle! »

Se tenant d'une main aux barreaux, de l'autre il tâtait la pierre au-dessus de sa tête. Il s'aperçut que l'échelle s'arrêtait sous une grande corniche construite à mi-hauteur du conduit de cheminée et qui semblait en faire tout le tour.

Il posa avec précaution sa lampe sur le rebord de la corniche, y appuya ses deux mains, et» après avoir fait un rétablissement, il se retrouva assis sur cette avancée de pierre.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Didier, qui s'était arrêté un peu plus bas sur l'échelle et ne pouvait voir ce qui se passait là-haut.

— Il y a une espèce de corniche au milieu de la cheminée.

— Une corniche? demanda Patricia.

— Oui, une corniche. Une sorte de, petit balcon sans balustrade, expliqua Robert. Montez! Elle est assez grande pour nous trois.»

Didier se hissa sur l'avancée, comme l'avait fait Robert, et tous deux aidèrent Patricia à y grimper à son tour.

Ils s'y assirent commodément, le dos appuyé au mur et les jambes dans le vide. La corniche, qui était construite à environ trois mètres du sol, était fort heureusement large et solide.

Didier essayait d'éclairer le conduit de cheminée, au-dessus de sa tête.

« On ne voit pas grand-chose, dit-il. Mais j'ai l'impression que l'échelle ne continue pas. D'ailleurs la cheminée devient très étroite. On n'aurait pas pu y passer.

— Mais alors, demanda Patricia, les hommes, comment font-ils? Ils ne grimpent pas jusqu'à ce balcon uniquement

pour s'y asseoir un moment, comme nous, y discuter un peu, et puis redescendre ensuite!

— Très juste! dit Didier. S'ils montent jusqu'ici, c'est que sur cette corniche doit s» trouver la clef du passage secret.

— Quelle clef? demanda Patricia, très étonnée. Tu crois 'Vraiment qu'on va trouver une clef sur ce balcon? »

Et de sa lampe elle fouillait l'obscurité, dans l'espoir de découvrir une grosse clef rouille posée sur la pierre ou pendue à un crochet.

« Voyons, Patricia! s'écria Didier. La clef du passage secret, ça ne veut pas dire une vraie clef à introduire dans une serrure. C'est comme quand on dit : « la clef du mystère » ou « la clef de l'énigme », c'est-à-dire : la solution.

— Ah, oui! dit Patricia. Alors où est-elle, la solution dé ton énigme?

— Justement, il faut la chercher : c'est peut-être un levier, ou une poignée qui

pivoterait. On ne peut pas savoir avant de l'avoir trouvée.

— Evidemment, dit Patricia, un peu agacée, sinon ce ne serait pas une énigme! »

Ils se mirent à chercher tout autour d'eux, tâtant chaque pierre, essayant même de les pousser ou de taper dessus du plat de la main pour voir si elles ne sonnaient pas creux.

Ils explorèrent en vain toute la corniche et le mur qui la soutenait. Leur déception était immense : l'idée qu'ils pourraient redescendre bredouilles les irritait beaucoup.

« On a pourtant regardé partout, dit Robert.

— Oui, et pas le moindre indice sur un passage secret, répliqua Didier.

— Vous êtes vraiment certains d'avoir regardé partout? demanda Patricia.

— Tu as bien vu! répondit Robert, un peu vexé.

— J'ai vu que vous aviez inspecté toute cette corniche, reprit Patricia, niais rien ne prouve que le passage secret y aboutisse...

- C'est vrai, dit Didier.

- ... Peut-être qu'il aboutit ailleurs : sous la corniche ou à n'importe quel autre endroit le long de l'échelle.

Tu as raison! » s'écria Robert.

Il se mit à plat ventre sur l'avancée de pierre et se tenant par les bras, il laissa glisser ses jambes dans le vide, jusqu'à ce qu'il sente sous ses pieds les barreaux de l'échelle.

« Tu vois quelque chose? lui dit Patricia.

- Attends! Je cherche. »

II examinait le mur de la cheminée pierre par pierre, de chaque côté de l'échelle.

« Je crois que j'ai trouvé! cria-t-il soudain. Didier, viens voir! »

Didier rejoignit Robert qui était descendu de quelques échelons pour lui laisser de la place.

« Regarde! Là! Dans cette pierre : un anneau de fer! »

II désignait une cavité dans une pierre où l'on voyait effectivement briller un anneau.

« Vous avez trouvé? » criait Patricia.

Très excitée, elle se penchait sur le rebord de l'avancée, au risque de tomber, mais ne pouvait rien voir, l'anneau de fer étant situé exactement dessous.

« Fais attention ! lui cria son frère. Reste tranquille! On viendra te chercher. »

Les deux garçons examinaient leur découverte :

C'était une immense pierre de taille, très rugueuse, noircie par la suie et creusée assez profondément pour que l'anneau y soit dissimulé. Sous l'anneau, on apercevait une flèche grossièrement taillée.

« Regarde la flèche, dit Robert. Elle

indique le sens dans lequel il faut tirer cet anneau. On y va?

- Allons-y! » dit Didier.

Tous deux, s'appuyant d'une main aux barreaux de l'échelle, saisirent de l'autre l'anneau de fer et le tirèrent à eux.

Le cœur battant, ils retenaient leur souffle, dans l'attente de ce qui allait se produire.

Tout d'abord, la pierre ne bougea pas. Puis, sur une traction plus forte, elle commença très lentement à pivoter sur elle-même, comme si elle était montée sur charnières. Suivant la direction de la flèche, elle s'ouvrit exactement comme une porte, découvrant un grand trou noir percé dans le mur.

« Ça y est! » hurlèrent-ils en même temps.

Patricia ne pouvait plus y tenir. Il fallut que Didier et Robert l'aident à descendre de sa corniche, pour qu'elle voie immédiatement l'ouverture secrète. Elle était

maintenant juste en face du trou noir et elle y promenait le faisceau de sa lampe. Au bout de quelques instants, elle se tourna vers les garçons, qui étaient un peu plus bas sur l'échelle et leur dit :

« C'est un grand boyau qui s'enfonce dans le mur. Je n'arrive pas à en voir le bout.

- Laisse-moi passer! lui dit Robert. Je vais aller l'explorer! Tu me suivras avec Didier.

— Non! répondit Patricia, un peu piquée. C'est moi qui passerai la première! Je ne vois pas pourquoi ça ne serait pas moi!

— Parce que tu es une fille.

- Et alors?

— C'est trop dangereux! Et n'oublie pas que tu es la plus petite. Tu n'as pas encore onze ans!

— Justement, répliqua Patricia, comme je suis la plus mince, je m'y glisserai beaucoup plus facilement que toi. Tu es

tellement gros que tu pourrais y rester coincé! »

Elle n'écouta plus rien et s'engagea dans l'étroit boyau où elle rampa sur quelques mètres.

« Fais attention! » cria Robert.

Il s'en voulait un peu de l'avoir provoquée. Il avait peur qu'elle ne coure réellement un danger.

Les garçons suivirent Patricia dans l'obscurité.



Le boyau était assez large pour livrer passage à un homme de grande taille. Il s'évasait rapidement, jusqu'à devenir un couloir où l'on pouvait se tenir debout. Après quelques mètres de reptation, Robert et Didier se redressèrent et rejoignirent Patricia.

« Tu es vraiment une fille très courageuse, dit Robert.

- Merci, dit Patricia. Si tu veux, maintenant, tu peux passer devant!

- C'est extraordinaire! dit Didier, éclairant les murs du couloir. C'est un vrai passage secret, comme dans les châteaux forts du Moyen Age! Il est creusé dans les murs du château! Je me demande où il va aboutir!

- On verra bien! » dit Robert, qui prit la tête de l'expédition.

Ils marchèrent quelques minutes et brusquement Robert s'arrêta : cette piste ne menait nulle part. Le couloir se terminait par un mur de pierre.

« II y a peut-être une bifurcation qu'on n'a pas remarquée, dit Patricia. Eclairons bien les murs et cherchons encore! »

Ils revinrent sur leurs pas, s'arrêtant à chaque renfoncement, scrutant chaque anfractuosité. Enfin, ils trouvèrent, creusée dans l'épaisseur du mur, une porte étroite et très basse où ils s'engagèrent.

Elle donnait sur un escalier raide et glissant. Après avoir descendu une vingtaine de marches, les enfants débouchèrent dans un autre couloir un peu plus large que le précédent.

Ils y marchèrent longtemps. Ce couloir était tantôt large, tantôt très étroit et si bas qu'ils devaient se plier en deux pour pouvoir y passer. Il suivait un chemin très compliqué et tout à fait imprévisible, faisant de brusques coudes à angle droit, montant quelques marches pour redescendre aussitôt après, changeant soudain de direction ou d'inclinaison. L'obscurité et

le manque d'air rendaient la progression très fatigante. Il semblait aux enfants qu'ils tournaient en rond depuis très longtemps, enfermés dans les murs du château.

Robert aperçut enfin un rai de lumière qui traversait le couloir. Il y courut.

« On dirait un trou d'aération », dit Didier.

L'ouverture était à peu près à la hauteur du visage de Robert. Agrippant les barreaux, il s'y colla le plus possible et essaya de regarder au-dehors.

« Devinez où nous sommes! dit-il au bout de quelques secondes.

- Eh bien, on est juste au-dessus du versant ouest! Vous savez : celui qui est à pic! Ça ne m'étonnerait pas que le passage soit creusé maintenant dans la falaise...

- C'est fantastique! dit Didier. On va

sûrement déboucher au pied de la colline! Continuons! »

Le couloir s'élargit très vite. Il avait complètement changé d'aspect. On voyait nettement qu'il n'était plus creusé dans les murs du château, mais dans la colline elle-même. La voûte et les murs étaient étayés par de grosses poutres; le sol était tantôt fait de dalles naturelles, tantôt de terre battue.

« Pourvu qu'il ne s'effondre pas, dit Patricia.

— Si les hommes y passent régulièrement, c'est qu'il est en bon état », répondit Didier.

Le chemin descendait maintenant en pente très raide, coupé parfois de hautes marches creusées à même le roc. Il fallait souvent que Didier aide sa sœur à sauter les passages difficiles. Les enfants commençaient à trouver la promenade fatigante.

« J'espère qu'on va bientôt arriver! dit

Patricia, qui venait de glisser par deux fois sur des éboulis.

- Moi aussi, dit Didier, je commence à sentir mes jambes!

- Il n'y en a plus pour longtemps, leur dit Robert. Regardez : la pente devient plus douce! »

Le chemin déboucha enfin dans une petite grotte où ils se glissèrent. « De la lumière! cria Robert.

- Ouf! dit Patricia, qui n'en pouvait plus. On est arrivé! »

Ils l'étaient presque. La petite grotte donnait dans une caverne beaucoup plus vaste et d'accès très facile. Ils la traversèrent rapidement se dirigeant du côté de la lumière.

Ils durent encore franchir les buissons de ronces et d'ajoncs qui l'obstruaient. Robert y découvrit une brèche :

« Des branches cassées et piétinées! dit-il. C'est certainement par là qu'ils passent! »

Les enfants firent encore quelques pas et respirèrent à pleins poumons.

« Ça l'ail du bien! dit Patricia. Après ce long couloir... Brrr! »

Ils se trouvaient au pied de la falaise. C'était un endroit assez désert et qu'ils ne connaissaient pas. Après avoir jeté un coup d'œil au paysage, ils se retournèrent vers la grotte et purent constater que son entrée était absolument invisible de l'ex-lé rieur.

« II est tard! dit Robert. Il faut rentrer.

- Mais la pierre! s'écria Didier.

- Quelle pierre?

- La pierre qui ferme l'entrée du passage secret, dans la cheminée! Il faut la remettre en place.

- On n'a pas le temps! répondit Robert. Tu t'imagines : refaire maintenant tout le chemin souterrain!

- Je n'y tiens pas! dit Patricia.

- Eh bien, faisons le tour de la colline

et repassons par la porte basse! insista Didier.

- C'est encore plus long! Je ne connais pas du tout cet endroit, dit Robert, en regardant autour de lui. Je ne sais même pas comment on va faire pour rejoindre le village!

- Mais si les deux hommes reviennent et qu'ils trouvent la pierre déplacée... Tu te rends compte!

- Ce n'est pas possible, Didier! On est déjà en retard d'une bonne demi-heure. On y retournera demain. Les hommes n'y viendront peut-être pas cette nuit. Ils ne viennent pas si souvent! Suivez-moi! » cria-t-il, et il se mit à courir.

Ils contournèrent la colline et retrouvèrent le village et le chemin de la maison.

Ils y arrivèrent à bout de souffle. Ils étaient très en retard et tante Lucie, qui s'était inquiétée, les gronda.



CHAPITRE VIII

Robert le téméraire

Les ENFANTS auraient voulu retourner dès le lendemain au château. Mais on aurait dit que tante Lucie s'ingéniait ce jour-là à imaginer toutes sortes d'empêchements.

Le matin, il fallut retourner au marché à Baume-sur-Isle; après le déjeuner, elle leur demanda d'arroser le jardin.

Ils projetèrent alors une expédition au Château Noir pour la fin de l'après-midi. Mais, comme ils finissaient de goûter :

« Vous allez prendre la carriole, leur dit tante Lucie, et vous irez jusqu'à la ferme pour me chercher des poulets.

— Oh! maman, dit Robert désappointé, ça ne pourrait pas attendre demain...

— Non, ça ne peut pas attendre demain. J'ai commandé ces poulets pour aujourd'hui, la fermière les a préparés. Ce sera d'ailleurs une promenade très agréable. Vous pourrez rester à la ferme jusqu'à l'heure où on ramène les animaux. »

Les enfants sautèrent dans la carriole, Robert prit les rênes, et Sultan partit au petit trot. Il connaissait le chemin et il n'était presque pas nécessaire de le guider.

Robert était furieux :

« Je n'aime pas qu'on contrarie mes

projets! disait-il. C'est comme un fait exprès! Toute la journée, il n'y a eu que des corvées! Et cette pierre dans la cheminée qui est toujours déplacée... Pourvu que les hommes n'y viennent pas ce soir!

Tu vois, grognait Didier, je te l'avais bien dit! Il fallait la remettre en place l'autre soir! De toute façon on a été grondes. Maintenant, s'ils s'en aperçoivent, ça va devenir dangereux. Ils nous tendront un piège, et qui sait si on n'y tombera pas la tête la première!

- Je ne pouvais pas deviner que toute cette journée serait perdue! » répondit Robert très énervé.

Ils se turent. La carriole tirée par Sultan cahotait sur la route poussiéreuse. Didier boudait. Robert paraissait soucieux et Patricia observait l'un et l'autre avec embarras.

Soudain Robert tira sur les rênes, et Sultan s'arrêta au milieu de la route.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Patricia.

- Voilà ce que j'ai décidé, dit Robert. J'irai remettre cette pierre à sa place, ce soir même, après le dîner.

- Tu es fou! dit Didier. Et tes parents?

- J'attendrai qu'ils dorment, je descendrai sans bruit et j'irai au château. J'en aurai pour une heure aller et retour.

- Tu vas aller tout seul, la nuit, dans le château! » dit Patricia. Elle ouvrait de grands yeux effrayés.

« Pourquoi pas? Maintenant que je le connais, il ne me fait plus peur. Et puis, je crois que la nuit sera belle; s'il y a clair de lune, j'y verrai comme en plein jour!

- Et si tu y rencontrais, les deux hommes? demanda Didier.

- Eh bien! je leur dirai : « Bonsoir, « comment allez-vous? comme c'est gentil « de venir me voir par votre passage secret! »

Robert fit claquer sa langue, et Sultan se remit à trotter.

Didier était pensif. Au bout de quelques instants, il demanda :

« Veux-tu que je vienne avec toi?

Non, répondit Robert. J'aime mieux être seul à prendre ce risque. Si je ne rentrais pas, tu pourrais donner l'alerte.

- Comme tu veux », répondit Didier, plutôt soulagé : cette expédition nocturne ne le tentait pas beaucoup.

Vers dix heures et demie, ce soir-là, Robert se glisse hors de son lit. Ses parents dorment déjà. Il s'habille rapidement, s'approche de la fenêtre ouverte et regarde la campagne silencieuse.

« Tu crois que tes parents n'entendront rien? lui demande Didier.

- Je ne vais pas descendre par l'escalier, c'est trop risqué. Il faudrait ouvrir la porte et ça ferait du bruit. Non, je vais passer par la fenêtre et descendre le long du pommier. »

Robert adresse un grand sourire à Didier

et il enjambe le montant de la fenêtre.

« Au revoir, Didier! A tout à l'heure! - Au revoir! Bonne chance! »

Didier regarde l'ombre de son cousin se glisser le long des branches du pommier. Il entend un bruit étouffé : Robert vient de toucher le sol; puis, après quelques secondes de silence, le froissement léger de ses pas dans l'herbe haute; enfin quelques craquements... Et plus rien...

« Pourvu qu'il rentre vite ! pense Didier en se recouchant. Je vais essayer de ne pas me rendormir. Quand il sera de retour, j'irai réveiller Patricia et il nous racontera comment ça s'est passé... »

Dix minutes plus tard, Didier dort déjà! Il n'a pu résister au sommeil.

Robert marche rapidement dans la campagne endormie. Il prend un chemin de traverse; il ne craint pas de se perdre : il connaît bien le pays, et la lune vient de se lever. Quoiqu'il n'ait rencontré personne sur sa route — à part des moutons qui ont

levé la tête pour le regarder et un lièvre qui s'est enfui à son approche — il préfère éviter le village où on pourrait le voir passer. Il bifurque et coupe à travers champs.

Il arrive au pied de la colline, s'arrête quelques secondes et regarde le château,, là-haut, faiblement éclairé par la lune.

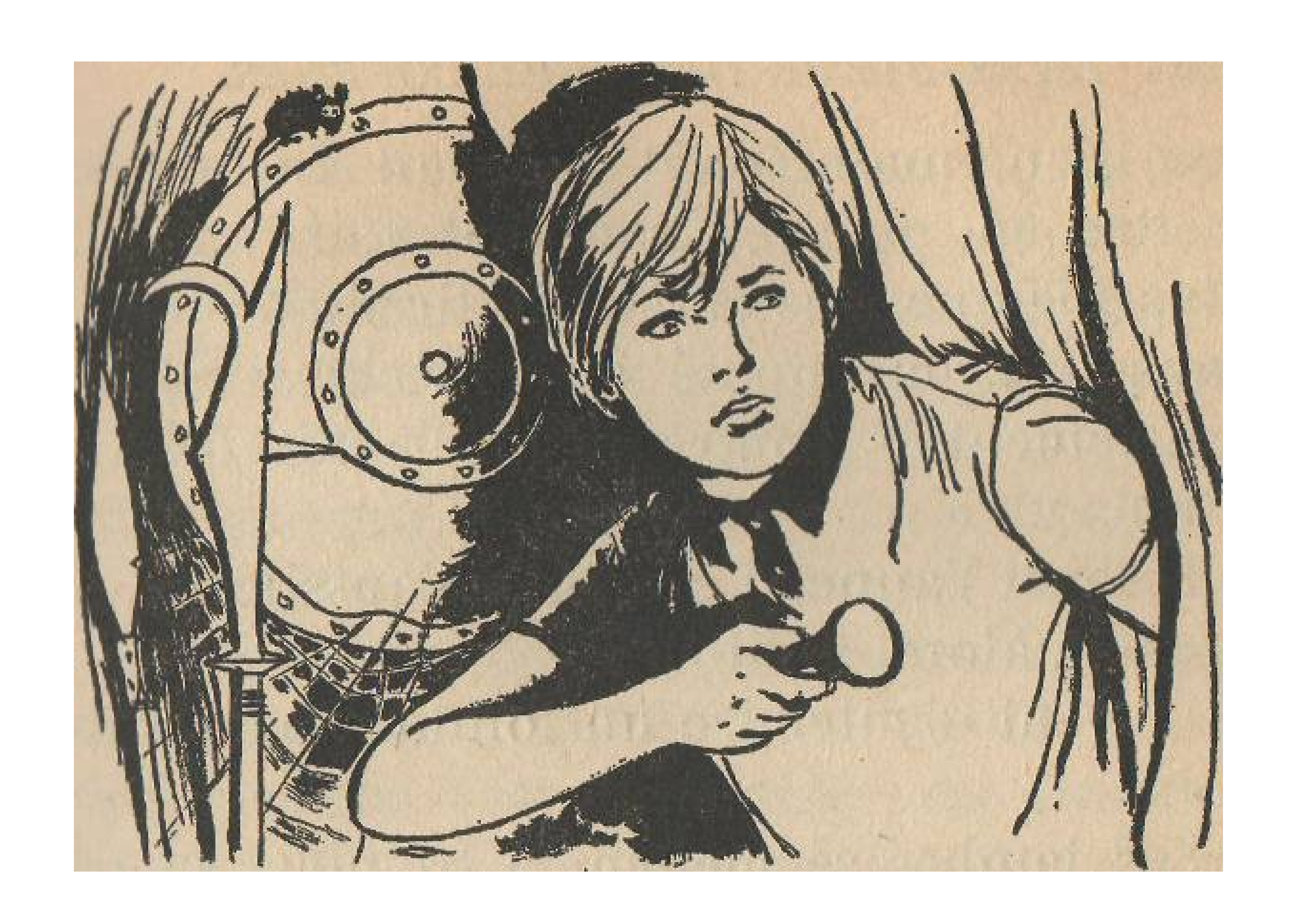
« On dirait un château de légende... se dit-il. Et je vais y pénétrer, tout seul, en pleine nuit... »

II a une seconde d'hésitation. Ne vaudrait-il pas mieux rebrousser chemin et remettre cette expédition au lendemain?

« Non! »

Robert a sauté sur les premiers contreforts de la colline. Courbé en deux, s'agrippant aux herbes et aux ajoncs, il l'escalade presque en courant. Il retrouve le petit chemin de ronde et la porte basse, et il pénètre dans la cuisine.

Là, il s'arrête. Retenant son souffle, totalement immobile, il tend l'oreille, à



l'affût du moindre indice qui pourrait trahir la présence des deux hommes. Rien! pas un bruit! Robert se rassure progressivement. Il allume sa lampe de poche et avance à pas de loup vers le vestibule et vers le bureau. Il en pousse la porte, va jusqu'à la cheminée et, le long de l'échelle métallique, il grimpe jusqu'à la corniche.

« Elle n'a pas bougé! » se dit-il.

En effet, la pierre est toujours rabattue contre le conduit de cheminée, découvrant le grand trou noir du passage secret.

« Bien, maintenant, il s'agit de la remettre en place... Comment faire?... Le plus logique... ce serait de tirer l'anneau dans le sens opposé à la flèche... Faire exactement le contraire de l'autre fois... Allons-y! »

Il saisit l'anneau et le lâche aussitôt.

« Ça, alors! » dit-il.

Il vient d'entendre un lointain bruit de voix.

Ses jambes se mettent à trembler et il faut qu'il se retienne très fort à l'échelle pour ne pas tomber.

« Les voilà!... Ils sont dans le passage secret! Il n'y a pas de doute. Oh! là! là! Ils approchent! Je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais ils approchent! Si je n'arrive pas à fermer ce trou tout de suite, je suis perdu! »

Tout en tirant de toutes ses forces sur l'anneau, Robert tend l'oreille : II entend, accompagnant les voix, toutes sortes de bruits sourds : les bruits que font des

objets très lourds qu'on traîne sur le sol ou qui heurtent des murs.

« Ils sont chargés... Donc, ils ne peuvent pas aller très vite. Ça me donne un peu de répit! » Et il redouble d'efforts, se suspendant presque à l'anneau.

« Ouf! » dit-il enfin.

La pierre a pivoté. Elle reprend lentement son ancienne place et avec un léger déclic, vient fermer l'entrée du passage secret.

« Pourvu qu'ils n'aient rien entendu! » se dit Robert, descendant rapidement l'échelle métallique et courant vers la sortie.

Soudain, une idée lui traverse l'esprit :

« Si je restais pour les surveiller! Je les suivrais de loin, sans faire de bruit, et j'apprendrais peut-être ce qu'ils viennent faire ici et ce qu'il y a dans les caisses qu'ils traînent dans le passage secret! Oui, c'est ça... Je vais me cacher... et

attendre qu'ils soient montés à la tour! »

II gagne la cuisine, où il pense que les hommes n'entreront pas, se cache derrière un grand buffet et attend... Il attend très longtemps... Enfin, il entend des voix encore indistinctes et le bruit des caisses que les hommes posent brutalement.

« Ils sont en bas de la cheminée... se dit-il. Ils arrivent à la porte du bureau... là, ils sont dans le vestibule... »

Les voix sont maintenant proches, et Robert prête l'oreille. Les deux hommes se sont certainement arrêtés dans le grand vestibule, au pied de l'escalier.

« Ah! là! là! dit une voix grasseyante, quel métier! Traîner des colis de quarante kilos et plus dans des souterrains où on peut à peine respirer! C'est vraiment pour l'amour de l'art!

- Oui, eh bien! moi, répond la seconde voix, très aiguë celle-là et nasillarde, eh bien! moi, je te le dis, Alphonse,

je préférerais passer par la grande porte, comme un châtelier...

- Châtelain! dit le premier.

- Châtelier, châtelain, c'est pareil! Enfin, comme un baron ou un marquis ou tout ce que tu voudras, plutôt que de ramper comme une taupe dans des souterrains!

Tu sais bien, dit le premier, que Nestor ne veut pas!

Nestor! Nestor! nasille le second. Je ne sais pas pourquoi on lui obéit toujours! Si je voulais, je le prendrais comme ça, par le cou, et je l'enverrais jusqu'à Gibraltar!

- Ça va, Gaby, ça va! Nestor c'est le chef, alors on le respecte! Allez! En route! »

Robert se glisse sur les pas des deux hommes. Ils semblent de stature gigantesque. Chacun d'eux, à demi courbé sous son fardeau, porte un énorme coffre.

« II faut qu'ils soient terriblement forts, pense Robert, pour traîner de pareilles

charges à travers ces affreux souterrains... »

Il frémit un peu à l'idée que les deux géants pourraient le découvrir.

Il les suit ainsi, à distance prudente, jusqu'au deuxième étage et s'arrête au pied de l'escalier en spirale... Il entend un cliquetis de clef dans une serrure, puis deux bruits sourds : les deux hommes viennent de déposer leurs fardeaux et poussent de grands soupirs de soulagement.

« Ouf! dit le nasillard. Ça m'a donné chaud!

- Et moi, ça m'a donné soif! dit le grasseyant.

Viens à la cuisine! Il y a un robinet branché sur le puits. On y boira un coup.

- D'accord! dit l'autre. Et puis, on se remettra au travail.

- Au travail! Tu peux en parler, reprend le nasillard. Quel travail! J'aimerais mieux planter des choux!

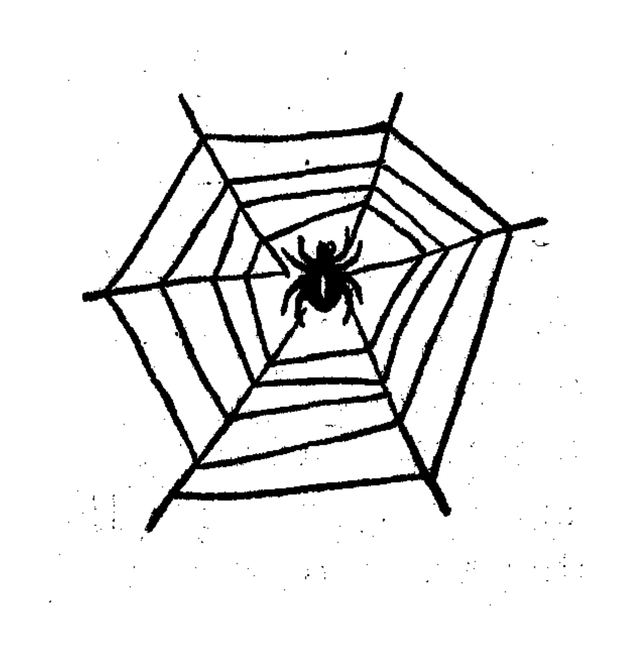
- Allons, viens! Tu grognes toujours, grognard! »

Robert était monté à mi-hauteur de l'escalier. Il se précipite et cherche un endroit où se cacher.

Il entre dans une pièce voisine, se dissimule derrière un rideau... Hélas! ce rideau est moisi. A peine Robert l'a-t-il effleuré, qu'il tombe en poussière. Robert sent ses narines qui le chatouillent. Il essaie en vain de se retenir...

« At... at... at... atchoum! »

II éternue épouvantablement!





CHAPITRE IX

Robert en danger

QUEL ÉTERNUEMENT! Il éclate dans le silence de la nuit, comme une sonnerie de trompette. L'écho le répercute de pièce en pièce à travers tout le château.

« At... at... atchoum! Atchoum! At-choum! »

Robert éternue encore trois fois. Parvenant enfin à maîtriser le picotement de ses narines, il retient son souffle et n'ose plus bouger. Il a très peur.

Les deux hommes se regardent longuement. Ils sont presque aussi effrayés que Robert. Enfin, Alphonse le grasseyant se décide à parler :

« Tu as entendu...

— Oui, dit le nasillard.

— On a éternué !

— Oui, dit le nasillard.

— Il y a quelqu'un dans le château!

— Oui, dit le nasillard.

— Il faut le trouver!

— Et quand on l'aura trouvé...

— ... on lui passera l'envie d'éternuer ! » Les deux hommes entrent dans la pièce où Robert est caché et se mettent à chercher. Heureusement, il y fait très sombre; malgré leurs lampes électriques, ils passent tout près de lui sans le voir et il réussit à se glisser par la porte entrouverte.

Ne prenant plus aucune précaution, Robert dévale alors quatre à quatre les marches du grand escalier. Talonné par ses poursuivants, il arrive comme un boulet dans le vestibule du rez-de-chaussée, entre dans la cuisine et se jette à corps perdu vers la porte basse.

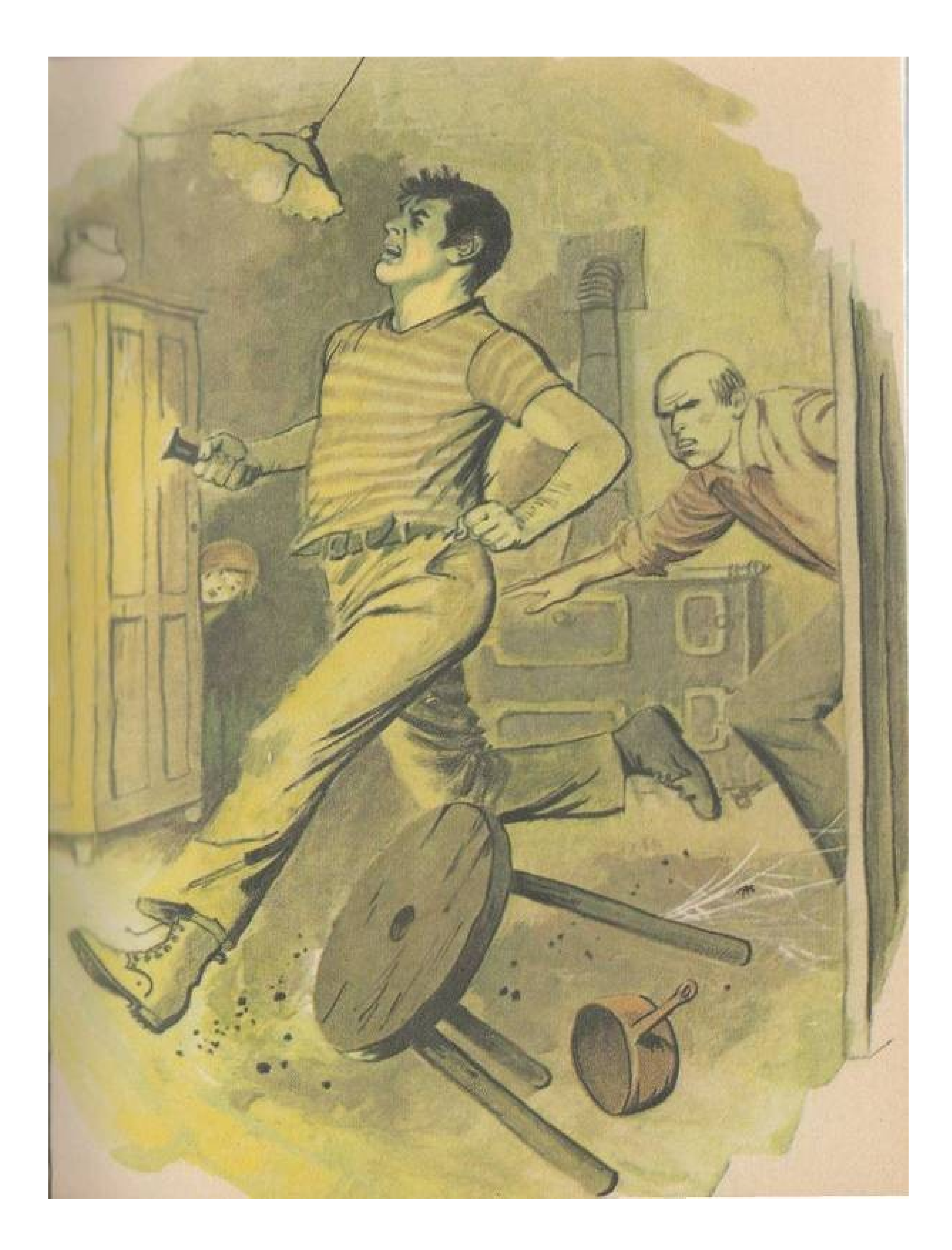
Patatras! Il fait si noir qu'il n'a pas vu mie chaise laissée par l'un des hommes au beau milieu de la cuisine. Il tombe tout de son long et se cogne violemment la tête contre la table. Il est trop tard pour se relever et pour fuir, les deux hommes sont déjà là. Robert n'a que le temps de se traîner derrière le grand buffet.

« II est là! » crie Alphonse en entrant dans la cuisine et en braquant le faisceau de sa lampe de poche dans toutes les directions.

Gaby le suit de près. Il tonitrue :

« Cette fois, tu es pris! Allons, montre-toi! Puisque je te dis que tu es pris! »

Robert n'a pas la moindre envie de suivre ce conseil.



« Cette fois, tu es pris! »

Il se fait tout petit et se tapit derrière son buffet. A travers les fentes du meuble, il peut apercevoir les deux hommes qui se sont mis à fouiller la cuisine.

« Ils sont vraiment gigantesques! » se dit-il, en frissonnant.

Alphonse est un géant de près de deux mètres et Gaby est à peine plus petit. Ils ont des épaules de lutteurs de foire et leurs bras semblent faits pour soulever des poids de trois cents kilos.

« Regarde, Gaby!

— Quoi?

- Il y a une porte!

— Une porte?

— Oui, une porte. Plutôt basse, mais on pourrait tout de même y passer.

— Ça alors! nasille Gaby. On ne l'avait jamais remarquée! »

II s'approche de la porte entrouverte, se penche et passe la tête à l'extérieur. « Eh bien! maugrée-t-il, c'est un peu fort!

Dire que Nestor nous oblige à ramper dans un souterrain, et il y a cette porte dans la cuisine!

- Ferme-la!

- Quoi? crie Gaby. Qu'est-ce que tu dis! Répète!

- Je dis : ferme cette porte, c'est plus prudent!

Tu as raison, dit Gaby, et il ferme la porte.

- Et mets la clef dans ta poche!

Tu as raison, dit Gaby, et il met la clef dans sa poche.

— Maintenant, ça m'étonnerait qu'il nous échappe! On va passer cette cuisine au peigne fin! »

Robert, toujours tapi derrière son buffet, observe les deux hommes qui circulent lentement dans la pièce, éclairant chaque recoin, déplaçant chaque meuble avec un bruit épouvantable. Il n'y a pas de doute : ils vont le découvrir d'une minute à l'autre!

Profitant de ce qu'ils lui tournent momentanément le dos et explorent le coin opposé de la cuisine, Robert se glisse hors de sa cachette et court vers le petit escalier qui mène aux étages supérieurs.

« Là! dans l'escalier! » hurlent les deux géants, et ils se lancent à sa poursuite.

Robert monte si vite que la tête lui tourne. Tout en grimpant, il essaie de se souvenir :

« Voyons... Comment faire pour retrouver la meurtrière rongée par l'eau de pluie et la branche d'arbre... Il faut absolument les retrouver! »

II débouche comme un fou dans le corridor du deuxième étage, entre au hasard dans l'une des pièces — toutes semblables — qui ouvrent sur ce couloir.

Les deux hommes passent en trombe devant la chambre où Robert est entré, vont jusqu'au bout du couloir et se mettent à explorer méthodiquement chaque pièce.

Robert s'avance jusqu'aux meurtrières :

hélas! aucune des deux n'est rongée; il n'y a pas d'arbre à proximité!

Il revient à la porte, l'ouvre avec précaution, jette un coup d'œil dans le corridor. Les hommes sont en train d'explorer une autre chambre. Il en profite pour se glisser dans la pièce voisine :

« Pas de chance... »

Là aussi, 'il a pu constater que les meurtrières sont intactes et qu'il n'y a pas d'arbre proche.

« Voyons la suivante! »

II s'y glisse, mais n'y trouve ni arbre ni meurtrière assez large pour lui livrer passage.

Robert commence à désespérer. Il se rend compte que les deux hommes se rapprochent dangereusement. Il n'hésite plus : il sort de la chambre en courant, reprend le couloir en direction du petit escalier. Il saute, il bondit sur les marches. A chaque pas, il se demande s'il ne va pas se rompre le cou. Il s'envole presque.

II est dans la cuisine, qu'il traverse d'un bond; il franchit le vestibule et entre tête baissée dans le premier salon. Il renverse un console, une pendule tombe à terre et se brise, il bute contre une bergère et s'étale tout de son long sur le parquet.

Il reste étendu, immobile et sans force, au milieu d'un épais nuage de poussière. Il enfouit sa tête dans ses mains et ne bouge plus. Il entend des pas. Il ferme les yeux. Une main le saisit au collet et le soulève brutalement de terre...

Alphonse, le bras tendu, maintenait Robert à quarante centimètres au-dessus du sol et le montrait à Gaby.

« Le voilà, cet espion! grasseya-t-il. Et s'adressant à Robert : Tu peux gigoter, moucheron, je ne te relâcherai pas!

— Ah! ça alors... dit Gaby, mais c'est un enfant! »

Et il se prit à rire, d'un rire énorme. Il riait tellement qu'il faillit s'étrangler.

« Qu'est-ce que tu as?

- Eh bien! répondit Gaby, eh bien!... je pense... Ha! ha! ha!... à la peur... qu'on a eue... à cause... Ha! ha! ha!... à cause d'un enfant,., C'est trop drôle! » Et il se remit à rire de plus belle. « Bon! ça va! grasseya Alphonse. On a assez ri! »

II abaissa son bras, et Robert, avec soulagement, retrouva le sol sous ses pieds. « Ce qu'il faut, dit Alphonse, c'est le



mettre en lieu sûr! Ensuite, on ira trouver Nestor et on le mettra au courant!

Voyons, Alphonse! nasilla Gaby, c'est un enfant! Il venait jouer au château! Qu'est-ce que ça peut bien nous faire?

— Il venait jouer au château! Il venait jouer au château! dit Alphonse d'une voix qu'il rendit nasillarde, pour essayer d'imiter Gaby. C'est ça : à minuit, il venait jouer au château!...»

Puis reprenant sa voix naturelle :

« II venait nous espionner! Voilà ce qu'il venait faire au château! Ce n'est pas vrai, moucheron? »

Sa poigne s'abattit à nouveau sur le collet de Robert et sa grosse tête se pencha jusqu'à lui.

« Alors, moucheron, tu as mangé ta langue? hein! réponds!

— Tu ne veux rien dire?

— Bon! Eh bien, tant pis pour toi! Je

vais t'enfermer dans la tour et quand tu verras Nestor, tu changeras d'avis! Tu sais, il est terrible, Nestor! Allez! Ouste! »

Alphonse saisit Robert par le bras; à grandes enjambées, il le conduisit jusqu'à la tourelle où les deux hommes avaient monté leurs coffres.

« Voilà! dit-il en lui montrant la petite chambre circulaire. Tu y seras très bien, moucheron! A l'abri de la pluie et des courants d'air! Et tu vois si on a confiance en toi : on te laisse la garde de nos trésors! Ha! ha!

- A tout à l'heure », lui cria-t-il encore en claquant la porte.

Il tourna la clef dans la serrure et s'éloigna.

Robert s'assit sur une des caisses : « Bon... se disait-il, me voilà pris... C'est bien ma faute : je n'avais pas besoin d'éternuer!... Je me demande comment je vais m'en tirer! Les deux géants!... Ils ont l'air plus bêtes que méchants... Avec eux,

ça pourrait peut-être s'arranger. Mais il y a l'autre... ce Nestor, qui est si terrible! Voyons, réfléchissons! Je pense qu'ils vont sortir par la porte de la cuisine et la refermer à clef, ce qui fait que même si Didier et Patricia venaient à mon secours... ils ne pourraient pas entrer! Sauf par la meurtrière, évidemment... »

Tout à coup, il sursauta et se leva d'un bond.

« Je suis assis sur les coffres et je n'ai même pas pensé à les examiner! »

II avait toujours sur lui sa lampe de poche. Il la prit, l'alluma et regarda autour de lui :

II vit sept coffres, tous absolument semblables, rangés le long du mur circulaire. Ils étaient solidement verrouillés, munis de ferrures et de cadenas que Robert ne pouvait certainement pas songer à forcer.

« C'est trop triste! se disait-il, je suis enfermé avec ces coffres, je les ai là sous la main, à côté de moi; je touche presque

à la solution de l'énigme... et je ne peux rien faire! »

II s'approcha d'une meurtrière et se mit à regarder le paysage familier. Au clair de lune, il pouvait en reconnaître chaque détail : la petite rivière, les bois, les champs, et, là-bas, sa maison endormie.

« Si Didier et Patricia pouvaient me voir... », se dit-il tristement.

Il allait quitter la fenêtre et se rasseoir sur un des coffres, lorsqu'il eut une idée : il prit sa lampe de poche allumée, la maintint hors de la meurtrière au bout de son bras tendu, et commença à l'agiter régulièrement.

« Si Didier ne dort pas, pensait Robert, il verra mes signaux et il viendra me délivrer. Oh, oui! Pourvu qu'il ne dorme pas! Je ne vais tout de même pas rester enfermé ici toute ma vie... »



CHAPITRE X

Didier et Patricia à la rescousse

Il était une heure et demie. Didier dormait à poings fermés. Soudain, il s'éveilla en sursaut et s'assit sur son lit. Une forme blanche venait de se glisser dans sa chambre : c'était Patricia, en chemise de nuit.

« Robert n'est pas encore rentré? » demanda-t-elle.

Didier jeta un coup d'œil vers le lit de Robert.

« Non! » dit-il, encore à moitié endormi.

Il alluma et regarda sa montre :

« Une heure et demie!

- Mon Dieu! dit Patricia, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! »

Didier sauta au bas de son lit et rejoignit sa sœur qui s'était mise à la fenêtre et essayait de voir quelque chose dans l'obscurité.

La lune s'était cachée derrière de gros nuages noirs et l'on devinait à peine, au loin, la masse impressionnante du château.

« II faudrait avertir oncle Léopold, dit Patricia. Robert est peut-être en danger. »

Didier, indécis, se taisait. Il regardait fixement le Château Noir comme s'il voulait lui arracher un secret.

« Regarde! dit soudain Patricia. On dirait un signal! »

Une petite lueur clignotait régulièrement au sommet de la tour.

« Tu crois que ce sont les deux hommes? demanda Patricia.

— Non. Ils ne feraient pas de pareils signaux. Ce serait trop risqué! Je me demande si ce n'est pas Robert qui nous appelle! Il a peut-être découvert des choses extraordinaires dans les coffres...

— A moins que les deux hommes ne l'aient attrapé et enfermé dans la tour! Ce serait terrible!

— De toute façon, il faut y aller! décida Didier. Va vite t'habiller et rejoins-moi ici! Surtout, pas de bruit!... »

Cinq minutes plus tard, Didier et Patricia se laissaient glisser le long du pommier et, comme deux ombres, ils traversaient le jardin.

Tantôt marchant, tantôt courant, ils allaient sans bruit vers le Château Noir.

Ils gravirent la colline dans une obscurité presque complète. Il fallait que Patricia fasse appel à tout son courage pour continuer cette ascension, par une nuit si noire, vers un château où peut-être deux bandits étaient à l'affût...

Ils se dirigèrent vers la porte basse que Didier voulut tirer.

« Elle est fermée!...

- J'ai peur... chuchota Patricia. Ce n'est pas Robert qui a fermé cette porte : donc il est prisonnier!

- Ecoute : il faut aller à son secours! Puisque la porte est fermée, il n'y a que la meurtrière.

- En pleine nuit! s'écria Patricia.

- C'est le seul moyen. Viens! Je t'aiderai. Ou, si tu préfères, tu m'attendras au pied de l'arbre.

— Non... J'irai avec toi. »

Didier s'était hissé sur l'arbre et commençait à grimper, lorsque Patricia l'appela :

« Didier... Didier... - Oui?

— Je ne peux pas monter!... J'ai trop peur! Mes jambes ne me soutiendraient pas... Je crois que je tomberais! Je vais rester ici...

— Oui, c'est mieux, répondit Didier. Reste au pied de l'arbre et fais le guet. Tâche de m'avertir si tu vois quelqu'un. Moi, je vais essayer de délivrer Robert! »

Patricia voulait observer la progression de son frère le long de l'arbre, mais il faisait si noir qu'elle ne voyait absolument rien. Elle entendait seulement le froissement des branches au passage de Didier. Au bout de quelques minutes, il y eut un bruit beaucoup plus net : celui d'une branche qui, libérée d'un poids, se détend brusquement. Patricia comprit que Didier venait d'enjamber la meurtrière.

Elle s'assit au pied de l'arbre et, s'efforçant de ne pas s'endormir, elle commença courageusement à faire le guet.



Didier s'est glissé par l'étroite meurtrière. Avec précaution, il a posé le pied sur le sol dallé. Il s'arrête et il écoute... Aucun bruit. Il traverse la pièce obscure, s'avance jusqu'à la porte qu'il entrouvre...

« Pourvu qu'elle ne grince pas! pense-t-il. Oh! là! là! comme elle grince!... »

II s'arrête un peu, tend l'oreille : tout est toujours silencieux. Il pousse la porte d'un seul coup et regarde dans le couloir : personne!

« Je vais marquer cette porte d'une grande croix dans la poussière! Comme ça, je pourrai la retrouver facilement. »

Du pied, il fait une croix sur le sol poussiéreux. Certain de pouvoir retrouver maintenant le chemin de la sortie, il s'avance dans le couloir obscur.

« J'aurais bien aimé allumer ma lampe! pense-t-il. Mais c'est trop dangereux. Rien de tel pour se faire repérer! Heureusement que je commence à le connaître, ce château! »

II descend, marche après marche, le petit escalier. Il s'arrête, retenant son souffle; il écoute... Rien! Il peut se risquer dans la cuisine. Elle est plongée dans l'obscurité. Il va à la porte basse, cherche la clef dans la serrure... et ne la trouve pas.

« Je m'en doutais! » murmure-t-il.

Toujours aux aguets, il traverse le grand vestibule. Il y fait si noir, qu'il doit tâtonner le long du mur pour retrouver l'escalier monumental. Une marche... Deux

marches... Trois marches... Didier monte, cramponné à la rambarde.

« C'est étrange! se dit-il. On n'entend rien! Et pourtant, si Robert est prisonnier, il doit bien y avoir quelqu'un au château pour le garder! »

A cette idée, il frissonne involontairement, et se met à siffler pour se donner du courage. Il s'arrête soudain, pétrifié.

« Qu'est-ce que je fais! C'est malin! Je pourrais crier aussi ! - - Pourquoi pas? Par exemple : J'arrive! Me voilà! C'est moi, Didier de Rochenoire... »

Cette idée le fait sourire et lui redonne un peu de courage.

Parvenu au deuxième étage, il se dirige vers l'escalier de la tour. Il commence à en gravir les marches glissantes qui s'enroulent en spirale autour d'une colonne de pierre; il ne lâche pas la muraille d'un pouce, de peur de se rompre le cou.

Soudain, il s'immobilise : il lui a semblé entendre du bruit.

« C'est peut-être Robert, se dit-il, et il voudrait courir.

« ... C'est peut-être un des hommes! se dit-il encore. Qui sait? Il me guette et il va me sauter dessus!...

« ... Que faire? »

Quelques minutes se passent; Didier n'entend plus rien.

« Je ne peux pas abandonner si près du but! Il faut y aller! »



Didier est maintenant devant la porte de fer. Aucune lumière ne filtre... Il y colle son oreille et il écoute...

Et voici ce qu'il entend :

« ... C'est bien ma chance! Ma lampe ne marche plus... Et Didier? Est-ce qu'il a vu mes signaux?... Ce serait trop beau!... Il doit dormir encore...

- Robert! hurle Didier, je suis là! » Quand Robert fut revenu de sa surprise : « C'est toi, Didier! cria-t-il. Tu as vu

mes signaux?

- Oui. Qu'est-ce qui s'est passé!

- Ils m'ont fait prisonnier. Est-ce que tu peux ouvrir cette porte? »

Didier avait allumé sa lampe de poche; il la dirigea vers la serrure. « Non. Ils ont pris la clef.

- Ah! là! là! disait Robert, tu ne peux pas savoir tout ce qui m'est arrivé! Ecoute : ils m'ont attrapé et enfermé dans cette tour. Et maintenant je suis assis sur les fameux coffres et je ne peux même pas

les ouvrir! Ils vont revenir avec un certain Nestor; il paraît qu'il est terrible. C'est lui qui décidera ce qu'ils vont faire de moi. Et, en attendant, je tourne en rond dans cette tour et je ne peux pas sortir et tu ne peux pas entrer. Va-t'en! Ils te prendraient aussi! Ils sont gigantesques, tu sais! Il y en a un qui parle du nez et l'autre a une voix épouvantable, comme s'il était enroué...

— Ça suffit! dit Didier. Je crois que tu as assez parlé. Maintenant, il faut agir!

— Comment?

— Je vais rentrer à la maison, je réveillerai ton père et il viendra te délivrer.

— Où est Patricia?

— Devant le château. Elle fait le guet, elle doit nous avertir si elle voit quelqu'un.

— Pauvre Patricia! Pourvu qu'ils ne l'attrapent pas, elle aussi! » dit encore Robert.

Didier partait déjà quand Robert le rappela:

« Didier!

— Oui.

— Ecoute : tu vas monter aux trois autres tours. Elles ont sûrement des portes en fer, comme celle-ci et peut-être les mêmes serrures et les mêmes clefs. Dépêche-toi! »

Didier descendit jusqu'au deuxième étage. Là, il s'orienta facilement et trouva, dans un autre angle du château, un escalier en spirale qui le conduisit à une pièce absolument semblable à celle où Robert était prisonnier.

« C'est extraordinaire... s'écria-t-il. La même porte!... et une clef dans la serrure! Pourvu qu'elle marche! »

II fut bientôt de retour devant la porte de Robert. Il cria :

« J'ai trouvé une clef! »

D'une main un peu tremblante, il introduisit cette clef dans la serrure, essaya de la tourner — elle grippait - - Didier insista et enfin la porte s'ouvrit.

Didier et Robert étaient face à face. C'est à peine s'ils pouvaient parler, tant ils étaient émus.

« Allons! il faut rentrer », dit enfin

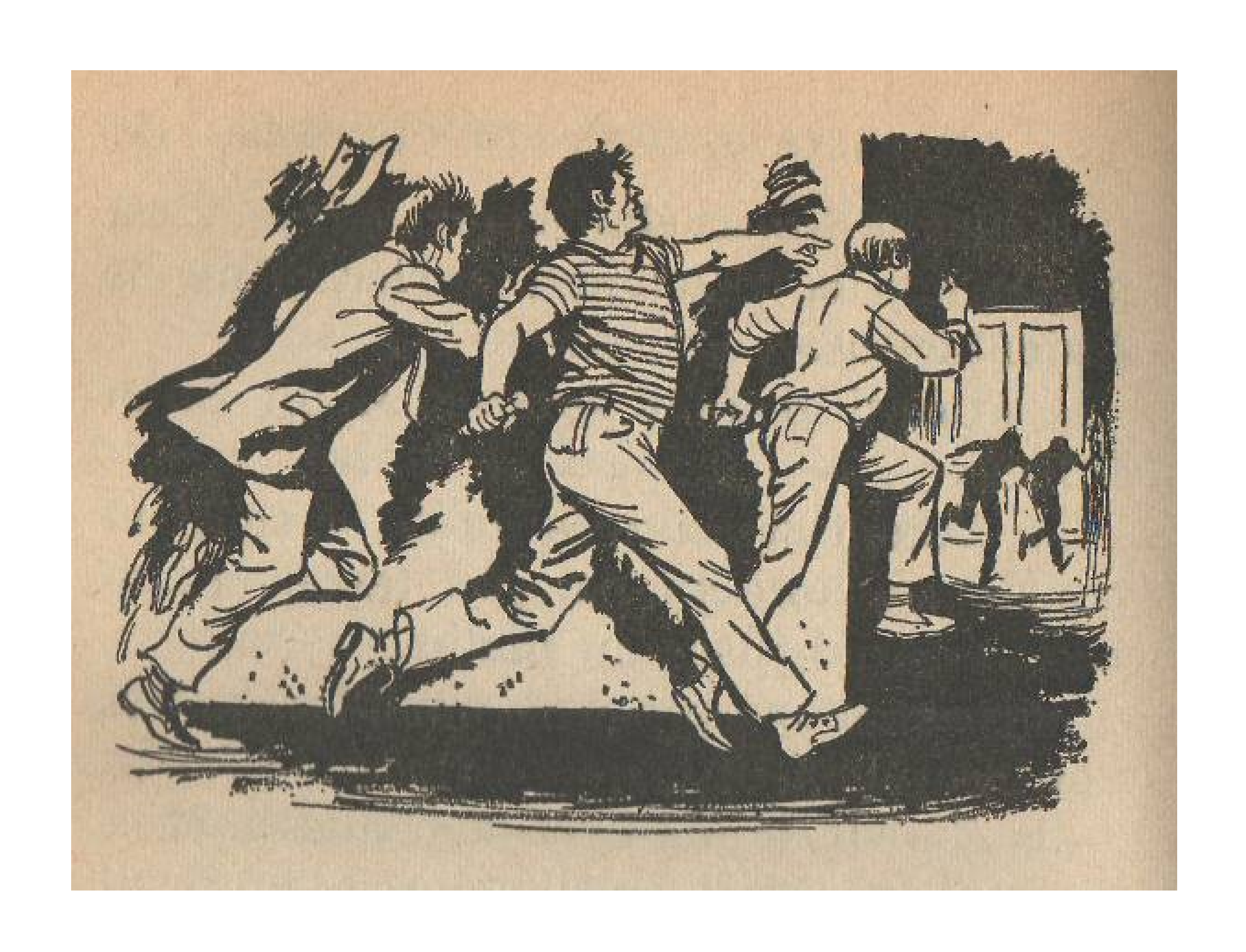
Robert.

Ils étaient si fatigués qu'ils se seraient couchés volontiers, là, par terre, et auraient dormi jusqu'au matin.

« Ne perdons pas de temps! Les autres vont revenir. Allons-y! »

Ils étaient déjà au rez-de-chaussée et se dirigeaient vers la cuisine, lorsqu'un bruit effroyable, assourdissant, phénoménal, roulant à travers tout le château comme le tonnerre, les cloua sur place.

« Qu'est-ce que c'est? » murmura Didier...



CHAPITRE XI

Dans la gueule du loup

L'effroyable bruit se fit entendre à nouveau; Didier comprit alors de quoi il s'agissait:

« On frappe à la porte avec le heurtoir de bronze! dit-il.

- Mais qui viendrait frapper à cette heure à la porte d'un château abandonné? demanda Robert.

- Qui? Mais, Patricia, voyons! Elle a vu quelqu'un arriver au château et elle nous avertit du danger.

- Bon, eh bien, dépêchons-nous! Par où va-t-on sortir?

- On n'a pas le choix! répondit Didier. La porte basse est fermée à clef, le passage secret est trop dangereux, il reste la meurtrière.

Tu sa uni s la retrouver? Bien sûr! J'ai laissé une marque devant la porte. Viens! Passons par le petit escalier! »

Trois hommes étaient dans la cuisine, ébahis, eux aussi, du bruit qu'ils venaient d'entendre. Robert reconnut Alphonse et Gaby. Le troisième était tout petit. Il avait le visage barré d'une courte moustache noire et des yeux très perçants : c'était Nestor.

« Vous avez vu! cria le petit homme. Rattrapez-les!

- Mais... Mais... nasilla Gaby, ça alors, c'est trop fort! Ils sont deux maintenant...

- Allons! hurlait Nestor. Pas de discours! Courez! Courez! »

Robert et Didier avaient décampé. Ils s'étaient précipités dans le bureau. Robert ferma la porte à clef pendant que Didier grimpait à l'échelle métallique. Arrivé sous la corniche, Didier retrouva facilement la pierre et l'anneau de fer du passage secret. Il tira de toutes ses forces, se suspendant presque à l'anneau.

Robert le rejoignit au moment où la pierre pivotait, découvrant l'entrée du souterrain.

« Donne-moi ta lampe! dit Robert. Je passe devant! »

Didier obéit, laissant son cousin se glisser le premier dans l'étroit boyau, et s'y engageant aussitôt après lui.

Déjà, des coups épouvantables ébranlaient la porte du bureau.

On entendait la voix grinçante de Nestor qui hurlait :

- Enfoncez-moi cette porte! Un peu plus de nerf, mauviettes! Alors quoi? On n'est même plus capable d'enfoncer une porte, maintenant! Allez-y! De la tête, des pieds, des épaules! »

Les coups redoublaient. La porte gémissait, craquait; elle ne résisterait pas longtemps.

Les enfants avaient déjà parcouru un assez long chemin, quand ils entendirent un énorme fracas : Gaby s'était lancé de tout son poids contre la porte, elle céda sous le choc : Gaby, emporté par l'élan, vint s'allonger sur le tapis du bureau.

« Maladroit! Stupide! Relève-toi! hurlait Nestor. Rattrape-les!

- Où sont-ils? grasseya Alphonse, très étonné.

— Ah! bien, oui! ça, alors! où sont-ils? nasilla Gaby en se relevant. — Ah! Ah! grinçait Nestor. Où ils sont!

C'est trop fort! Mais dans le passage secret, imbéciles!

Tu crois qu'ils le connaissent? demanda Alphonse.

- Ça m'étonnerait bien! s'écria Gaby.

- Non, mais regardez-moi ces montagnes de stupidité! vociféra Nestor. « Tu « crois qu'ils le connaissent! » « Ça « m'étonnerait bien! » Qu'est-ce que c'est que toutes ces considérations! Allez! Dans la cheminée! Et en vitesse! »

Ces palabres leur avaient fait perdre du temps, et les enfants arrivaient déjà au chemin de terre battue quand les trois hommes s'engouffrèrent dans la cheminée.

Tout résonnait étrangement dans le souterrain : les hurlements de Nestor, les grognements d'Alphonse et de Gaby, et le bruit de leurs pas arrivaient déformés et amplifiés aux oreilles des deux enfants. Cela faisait un vacarme effrayant et ils avaient l'impression que leurs

poursuivants les talonnaient de près.

« Ils se rapprochent! Dépêche-toi! criait Didier. Plus vite! Plus vite! »

Ils dévalaient le sentier glissant, sautaient les marches taillées dans le roc. Robert accéléra l'allure et Didier avait un peu de mal à le suivre. Il glissa soudain sur des éboulis, tomba sur le dos et parcourut ainsi au moins six mètres de chemin raboteux. Il s'arrêta enfin contre un mur, se redressa, tout écorché, et se remit à courir.

« Voilà la grotte! » cria Robert.

Les trois hommes gagnaient du terrain. Leurs hurlements, le crissement de leurs semelles sur le sentier pierreux paraissaient très proches, maintenant. Didier croyait sentir sur sa nuque le souffle des deux géants!

Les enfants traversèrent la première grotte, débouchèrent dans la seconde et se jetèrent à corps perdu au travers des buissons d'ajoncs qui en dissimulaient l'entrée.

Ils y déchirèrent leurs vêtements et en sortirent couverts d'éraflures.

« Aïe! Aïe! » criait Didier, tout en continuant de courir.

Derrière eux, Nestor, de sa voix de roquet, hurlait :

« Je les ai vus! Je les ai vus! Ils ont sauté les buissons! Rattrapez-les!

Grimpe à un arbre! cria Robert. C'est notre seule chance. »

Didier et Robert agrippèrent les branches basses du premier arbre qu'ils trouvèrent, s'y hissèrent rapidement, jusqu'à ce qu'ils soient bien dissimulés par les feuilles, puis ils se tapirent et s'allongèrent chacun sur une branche horizontale.

On entendait les voix de Nestor, d'Alphonse et de Gaby, dans les buissons d'ajoncs.

« Dépêchez-vous! aboyait Nestor.

- Hé! ça pique, les ajoncs! grognait Alphonse.

- Quel métier! maugréait Gaby. Ouille! Aïe! Oh! »

Ils émergèrent des buissons et Nestor reprit de plus belle :

« Allons! Fouillez chaque buisson! Cherchez partout! Ils ne doivent pas être bien loin! »

II s'assit au pied de l'arbre où Robert et Didier se dissimulaient, alluma une cigarette et se mit à donner des ordres :

« Un peu plus de nerf! Vous cherchez comme des bûches! Il faut peut-être que je vous aide, non! Même pas capables de retrouver deux enfants dans un champ! »

II continua ainsi pendant un bon quart d'heure, tandis qu'Alphonse et Gaby fouillaient les alentours. Ils étaient visiblement fatigués, ils cherchaient de plus en plus distraitement et ne continuaient que par crainte de Nestor.

« Ils vont bientôt abandonner... », chuchota Robert.

C'est en effet ce qui se passa. Nestor se leva et dit :

« Bon! Assez cherché. Ils sont partis depuis longtemps! Je ne vous engagerais pas comme chiens de chasse! Retour au logis! ordonna-t-il. On enlève la marchandise et on la porte cette nuit même où vous savez. »

Alphonse et Gaby se regardèrent : ils ne semblaient pas enthousiasmés par cette proposition.

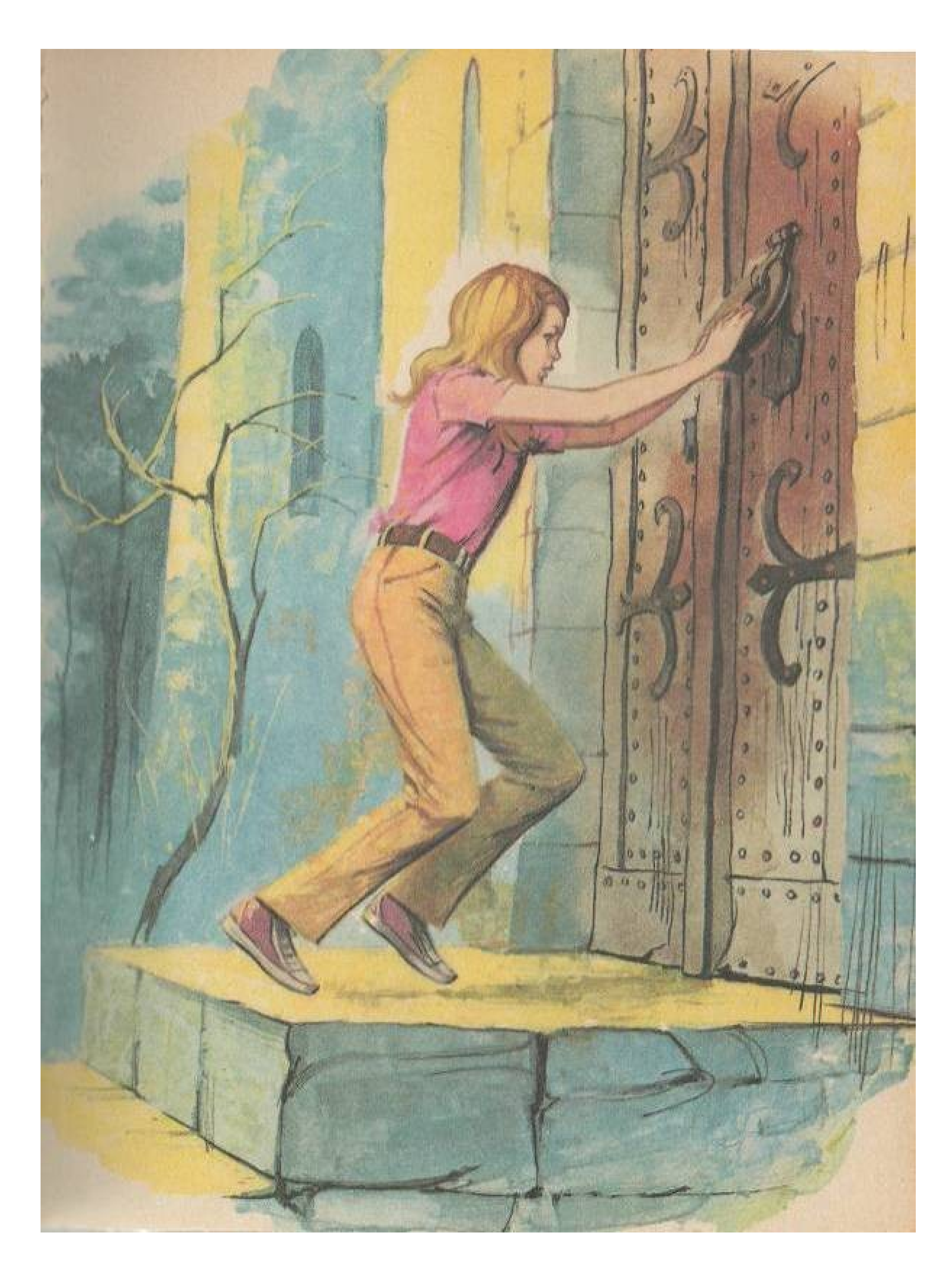
« En route! » hurla Nestor, et les trois hommes repartirent vers le passage souterrain, Alphonse et Gaby traînant et maugréant; Nestor toujours tonitruant.

Robert et Didier se laissèrent glisser de leur arbre. Ils respiraient enfin.

« Ce Nestor, quel affreux bonhomme! dit Robert.

— Je ne comprends pas pourquoi les deux autres lui obéissent. Ils sont trois fois plus forts que lui!

- Oui, mais ils sont bêtes, répondit



« J'ai frappé de toutes mes forces. »

Robert. Viens! On va chercher Patricia et on rentre à la maison. »

Patricia, dès qu'elle les aperçut, sortit de sa cachette et leur sauta au cou.

« Robert! Didier! J'ai eu si peur! Quand j'ai vu ces trois hommes s'approcher du château et entrer par la porte basse, j'ai cru que vous étiez perdus. Je ne savais pas comment vous prévenir. Et, tout d'un coup, j'ai pensé au marteau de bronze sur la grande porte J'ai frappé de toutes mes forces... Mais j'ai eu vraiment très peur!

— Patricia, tu es une fille merveilleuse! lui dit Robert, lui passant le bras autour du cou pour l'embrasser. Je suis fier de toi! »

II lui raconta en quelques mots tout ce qui lui était arrivé. Il en était au moment où les deux hommes l'avaient enfermé dans la tour, lorsqu'il s'interrompit.

« Qu'est-ce que tu as? lui demanda Didier.

— Attendez!... Je pense à quelque chose... Oui, c'est peut-être une idée...

- Quoi?

- Ecoutez-moi. Les trois hommes sont retournés au château. Ils sont en train de déménager les coffres pour les cacher on ne sait où. Si on rentre à la maison, qu'on raconte tout ça à papa et qu'il appelle la police, ça va perdre beaucoup de temps : ils auront déjà tout enlevé quand les policiers arriveront. Ce qu'il faut, c'est que Patricia aille tout de suite réveiller papa et maman. Pendant ce temps, Didier et moi, on va retourner au château. On fera attention, on se cachera bien, ils ne nous reprendront pas! D'ailleurs ils n'imagineront jamais qu'on a eu l'audace de les suivre. On les surveillera, on verra où ils emmènent les coffres, et on pourra tout raconter aux policiers quand ils arriveront!

Tu es fou... dit Didier. C'est se jeter dans la gueule du loup.

— Il n'y a pas d'autre moyen. Si tu ne veux pas me suivre, j'irai seul! »

Didier hésita une seconde, puis il se décida:

« Je ne te laisserai pas y aller tout seul! Je te suis! Patricia, cours prévenir oncle Léopold! Dépêche-toi! S'ils nous reprennent, il n'y aura que toi qui puisses nous sauver...

- J'y vais! » cria Patricia, et elle dévalait déjà la colline.

Une fois encore, Robert et Didier, passant par la meurtrière, sont entrés dans le château. Ils sont dans le grand vestibule, silencieux, aux aguets...

Un bruit de voix leur parvint enfin : les trois hommes débouchent du passage secret; ils descendent dans la cheminée.

« Les voilà... », chuchote Robert, et les enfants se dissimulent dans le premier salon.

Ils entendent les pas pesants des deux

géants et la voix désagréable de Nestor :

« Allons! Allons! Vous n'allez pas traîner comme ça toute la nuit! Sept coffres à descendre et vous irez vous coucher! Dépêchons! Dépêchons!

— Suivons-les! » murmure Robert.

Ils sortent du salon et s'avancent à pas de loup sur la trace des trois hommes.

« Ils sont sur le palier du deuxième étage...

— Ils traversent la petite chambre... Ils sont dans l'escalier de la tour...

- Maintenant, ils ont ouvert la porte... Ils sont dans la tourelle... »

Les deux enfants les ont suivis jusqu'à mi-hauteur de l'escalier en spirale. Ils entendent distinctement les ordres de Nestor, le bruit des coffres qu'on déplace, les grognements des deux géants...

« Prends celle-là! ordonne Nestor.

— Celle-là! c'est la plus lourde!

— Et alors?

— On pourrait la garder pour la fin... » dit Gaby, d'un ton geignard.



Nestor s'étrangle de colère. Alphonse ne dit rien.

Soudain, Robert bondit. « Suis-moi! » dit-il à Didier, et il traverse les quelques mètres qui le séparent de la petite chambre ronde, saisit la porte de fer, la claque à toute volée et la ferme aussitôt à clef.

« Ça y est! hurle-t-il. Ils sont pris! »

Didier est très ému. Il tremble un peu et doit s'appuyer contre le mur pour ne

pas s'effondrer. Il regarde Robert qui a l'air abasourdi.

« J'ai senti que je pouvais le faire... explique-t-il, et tu vois... J'ai réussi... »

De l'autre côté, dans la chambre circulaire, Nestor crie comme un fou. Il se jette sur la porte, essaie de l'enfoncer à coups de pied et à coups de poing.

« Ça ne sert à rien, dit Alphonse au bout d'un moment. Cette porte, tu ne pourras pas l'enfoncer! Et nous non plus! »

Nestor hurle, trépigne, secoue la porte qui fait son affreux bruit de ferraille et finit tout de même par se calmer. Il lance encore quelques jurons puis, il se tait. Le silence se rétablit enfin dans le château.

Les enfants s'étaient assis sur les marches du petit escalier, non loin de la porte derrière laquelle s'agitaient le* trois hommes.

Ils les entendaient aller et venir, grommeler,

déplacer des coffres, chercher des objets et chuchoter comme s'ils tenaient un conciliabule.

Ils ne prêtaient pas grande attention à tout ce remue-ménage. Les hommes étaient enfermés, Robert et Didier n'avaient plus rien à craindre, ils pouvaient les laisser se démener, si bon leur semblait.

Les deux enfants discutaient avec animation, ils se laissaient aller à savourer leur victoire, et commentaient les événements de cette nuit en attendant l'arrivée de Patricia et d'oncle Léopold.

Soudain, leur attention fut attirée par un bruit insolite.

Ils se précipitèrent et s'aperçurent avec effroi que les hommes étaient en train de crocheter la serrure.

Ils avaient dû y introduire un fil de fer, car la clef oscillait et tomba juste au moment où les enfants accouraient. Didier se jeta sur le sol pour la reprendre; trop lard! Les hommes avaient déjà réussi à

glisser dans la serrure leur propre clef -celle qu'Alphonse avait mise dans sa poche quand il avait enfermé Robert.

« Tout est perdu! cria Didier. - Pas encore! » dit Robert.

Il venait de découvrir sur la porte deux verrous extérieurs, l'un situé très haut et l'autre tout en bas. Il se jeta sur celui du haut et essaya de le pousser. Le verrou résista d'abord, il était rouillé. Robert s'y agrippa de toutes ses forces et réussit enfin à le faire bouger au moment même où, de l'autre côté, la clef tournait dans la serrure.

Didier poussa presque en même temps le verrou du bas, et les deux enfants, les jambes tremblantes et couverts de sueur, se laissèrent tomber à même le sol. Ils durent s'appuyer l'un contre l'autre pour ne pas s'écrouler. Ils avaient la tête vide et beaucoup de mal à reprendre leur respiration.

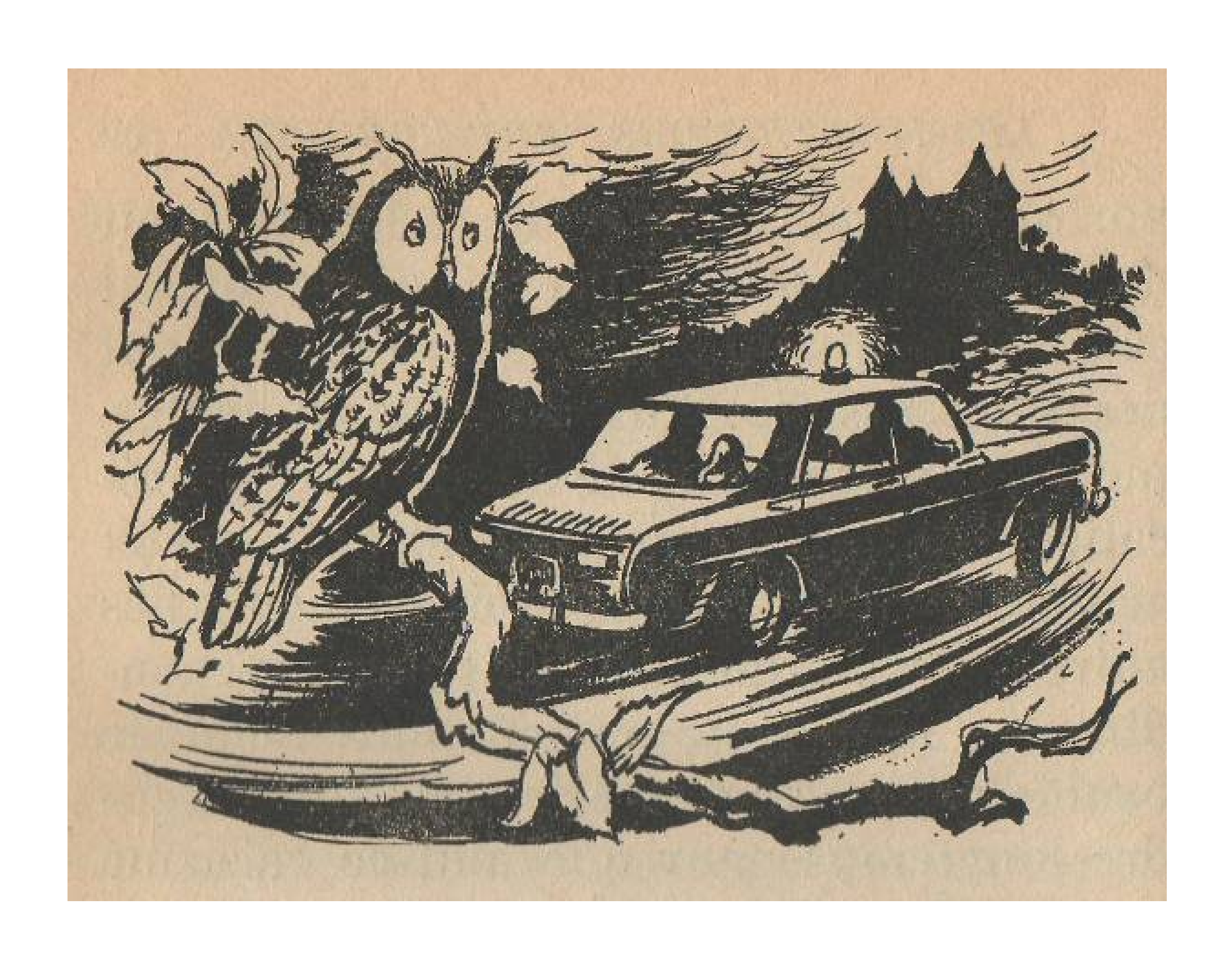
Cependant Nestor tentait d'ouvrir la porte.

Quand il vit qu'elle résistait, il eut d'abord un moment de stupéfaction. Il essaya encore une ou deux fois, donnant des poussées de plus en plus violentes, puis ce fut une tempête de cris et d'imprécations. Il se retourna contre ses deux acolytes et les injuria copieusement. Les autres, voyant que tout était perdu, répondirent à leur tour, on entendit même le bruit d'une confuse mêlée et il fallut attendre longtemps pour que tout ce vacarme cesse enfin.

Robert et Didier s'étaient allongés sur le sol. Ils savaient maintenant que les trois hommes ne tenteraient plus de fuir. La fatigue de cette nuit extraordinaire commença à peser sur eux. Ils sentaient le sommeil les gagner peu à peu, mais ils luttaient encore.

« Pourvu que Patricia soit bien arrivée à la maison... », dit Robert.

Quelques minutes plus tard, ils dormaient tous deux à poings fermés.



CHAPITRE XII

Le mystère est dévoilé

Patricia courait de toutes ses forces. Elle arriva, hors d'haleine devant la maison, se précipita vers la porte sur laquelle elle se mit à tambouriner avec ses petits poings.

La tête d'oncle Léopold apparut à la fenêtre du premier étage.

« Qu'est-ce qui se passe? dit-il. Qui frappe à cette heure? »

II s'arrêta, stupéfait. Il venait de reconnaître Patricia, debout devant la porte.

« Oncle Léopold, ouvrez vite! cria-t-elle. Robert et Didier sont en danger!

— Qu'est-ce que tu dis? » s'écria oncle Léopold. On l'entendit dégringoler les marches de l'escalier, il ouvrit la porte et tira Patricia dans la maison.

« Raconte-moi tout ça! marmonna-t-il. Lucie! Lucie! lève-toi! Robert et Didier ont encore fait des leurs! Alors, qu'est-ce qui est arrivé? Où sont-ils? »

Tante Lucie arriva bientôt, toute pâle. Elle avait pu constater que la chambre des garçons était vide et elle s'alarmait.

Patricia essaya de raconter son histoire : « Voilà : on a découvert le passage secret du Château Noir, et aussi un passage par une meurtrière et par une porte basse, mais les deux hommes ont enfermé Robert dans la tour, alors Didier et moi on est

parti à son secours et j'ai vu les deux hommes qui revenaient avec un troisième, alors j'ai frappé à la porte avec le grand heurtoir de bronze, mais Didier avait délivré Robert et ils se sont enfuis par le passage secret et ils sont retournés au château pour surveiller les trois hommes...

\- Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire? dit oncle Léopold, en fronçant les sourcils. Je n'y comprends rien. Voyons! Où sont Didier et Robert?

— Dans le château.

\- Et qu'est-ce qu'ils y font?

— Ils y surveillent trois dangereux bandits qui sont en train de déménager leurs trésors. »

Oncle Léopold n'attendit pas plus longtemps. Il bondit sur son téléphone et demanda d'urgence le commissariat de Baume-sur-Isle.

« Tu devrais te coucher, maintenant, dit tante Lucie à Patricia.

\- Oh! non... je ne pourrais pas! Je veux

retourner au château, et aider les policiers à retrouver Robert et Didier. »

Tante Lucie insistait lorsque oncle Léopold revint au salon.

« Les policiers voudraient que Patricia nous accompagne, dit-il. Elle seule connaît le château. Elle nous fera gagner beaucoup de temps.

— Oh! oui... », s'écria Patricia, sautant de joie.

Son oncle remonta dans sa chambre pour s'habiller et quand il redescendit, on entendait déjà le vrombissement d'un moteur de voiture.

« Ah! ils sont là! » dit tante Lucie qui était malade d'inquiétude.

Patricia et oncle Léopold s'installèrent sur la banquette arrière; la voiture de police démarra aussitôt. L'homme qui était assis à côté du conducteur se retourna vers Patricia et lui posa quelques brèves questions auxquelles elle s'efforça de répondre.

La route carrossable faisait un grand détour pour gagner les abords du château. Patricia, le nez collé contre la vitre, essayait de reconnaître le paysage familier. Tout à coup, elle s'écria :

« Oncle Léopold ! qu'est-ce que c'est que cette lumière dans le ciel?

- C'est l'aurore, lui répondit son oncle. La nuit est terminée. Tu as dû la trouver longue! Hein, Patricia?

Très longue! » dit Patricia. Elle était heureuse de retrouver enfin la lumière du jour.

Ils s'arrêtèrent au pied de la colline. Quatre policiers les y attendaient dans une autre voiture. L'un d'eux fit son rapport :

« On n'a rien vu d'anormal, dit-il. Aucun bruit, aucune lumière...

— Bien », répondit l'inspecteur. Et se tournant vers Patricia : « Dis-moi, par où entriez-vous dans ce château?

— Il y a quatre entrées, répondit Patricia.

La première, c'est la grande porte, mais il est impossible de l'ouvrir. La seconde, c'est une petite porte qui donne dans la cuisine et la troisième, c'est le passage secret...

— Le passage secret?

— Oui, c'est un souterrain qui part du versant ouest de la colline et qui, à travers la falaise et les murs du château, aboutit à une grande cheminée.

- Eh bien ! dit l'inspecteur, un peu surpris, tu en sais des choses! Je me demande comment vous avez fait pour découvrir tout ça!... Et la quatrième entrée?

— C'est une meurtrière rongée par l'eau de pluie, au deuxième étage. On peut y arriver en grimpant à un arbre. Mais je ne pense pas que vous pourriez y passer...

- Bien, Nous entrerons par la porte de la cuisine », dit l'inspecteur.

Les policiers, guidés par Patricia, progressaient lentement dans les couloirs du château. Ignorant si les trois hommes s'y

trouvaient encore, craignant que Robert et Didier n'aient été faits prisonniers, ils étaient obligés d'avancer avec la plus grande prudence.

Il régnait un silence absolu. Patricia s'étonnait de n'entendre ni Robert, ni Didier, ni les trois hommes.

Ils parvinrent ainsi au pied de l'escalier en spirale qui conduisait à la tour. Les policiers passèrent les premiers, suivis d'oncle Léopold et de Patricia. Lorsqu'ils arrivèrent en haut des marches, ils eurent la grande surprise de trouver Robert et Didier endormis.

Oncle Léopold les secoua un peu et ils s'éveillèrent.

« Où sommes-nous? » dit Didier.

Robert ouvrit les yeux, il vit son père et Patricia, puis tous ces gens qui les accompagnaient, et il se souvint brusquement de tout ce qui s'était passé pendant cette nuit mémorable.

Il en fit un bref récit aux policiers et

raconta comment il avait réussi à enfermer les trois bandits.

L'inspecteur, ayant demandé aux enfants de s'éloigner un peu, déverrouilla la porte de fer. Les trois hommes se laissèrent passer les menottes sans résistance et on les emmena aussitôt au commissariat de Baume-sur-Isle.

Enfin, Didier, Robert et Patricia, accompagnés d'oncle Léopold, entrèrent dans la petite pièce ronde où, quelques heures plus tôt, Robert avait été prisonnier.

Les sept coffres étaient là, rangés en demi-cercle, toujours aussi mystérieux. Les ferrures et les cadenas qui protégeaient encore leurs secrets ne résistèrent pas longtemps. Les ferrures furent sectionnées, puis l'inspecteur sortit de sa poche un impressionnant trousseau de clefs. Il en essaya plusieurs et trouva bientôt celle qui convenait.

« Commençons par celui-là! » dit-il.

Il introduisit la clef dans la serrure du

premier coffre, un déclic se fit entendre et l'inspecteur, un peu solennellement, souleva le lourd couvercle...

Tous les assistants ne poussèrent qu'un cri. Sur un tapis de velours noir, étincelait le trésor le plus fabuleux qu'on puisse imaginer : bijoux de toutes sortes, diamants, colliers, tiares et diadèmes incrustés de rubis, de turquoises, d'émeraudes...

Toutes ces merveilles scintillaient sous la lumière des torches électriques. Les enfants ne pouvaient plus en détacher leurs regards.

Grâce au trousseau de clefs de l'inspecteur, on ouvrit les six autres coffres, qui tous recelaient des joyaux inestimables.

Le second n'était empli que de perles fines; le troisième de bijoux en or massif, chaînes, colliers et bracelets; le quatrième contenait de riches étoffes brodées d'or et d'argent, légères comme un souffle, aux couleurs douces et chatoyantes; dans

le cinquième, ils trouvèrent des pièces d'orfèvrerie finement ciselées, en or ou en argent, des émaux, des statuettes de jade ou de porcelaine; le sixième était empli jusqu'au bord de pièces d'or très anciennes.

Mais celui qui les étonna le plus fut le septième coffre : ils eurent la surprise de le trouver plein de sable. L'inspecteur y plongea la main et découvrit, profondément enfoui dans le sable, un écrin de bois d'ébène qui contenait un diamant d'une grosseur prodigieuse.

Les enfants ne pouvaient se détourner de ce spectacle étonnant : ils allaient d'un coffre à l'autre, ouvrant des yeux éblouis et n'osant, malgré leur envie, toucher à ces objets fabuleux.

Quand ils furent un peu revenus de leur émerveillement, l'inspecteur se tourna vers eux, et d'une voix solennelle, déclara :

« Grâce à vous, nous avons retrouvé le trésor de la Maharani de Madrapour! »

Les trois enfants étaient muets d'étonnement. L'inspecteur leur expliqua :

« La Maharani quitta son pays pour la France, il y a environ un an. Elle avait embarqué sur son bateau sept coffres qui contenaient, dit-on, une grande partie de sa fortune. Ils furent, bien entendu, entreposés dans une chambre forte, et quand au débarquement, un camion blindé vint les prendre pour les transporter dans les caves d'une banque de Marseille,



personne ne se doutait qu'ils avaient été substitués.

En effet, on n'y trouva que des cailloux. On supposa que des gardiens avaient été achetés par les voleurs pour permettre la substitution des coffres emplis de bijoux par les coffres emplis de cailloux. Et jusqu'a ce jour, on était sans aucune trace du trésor de la Maharani...

Vous pensez que c'est Nestor, Alphonse et Gaby qui ont volé ces coffres? demanda Robert.

— Les deux géants ne sont que des subalternes, répondit l'inspecteur. Ils ne savaient peut-être même pas ce qu'ils transportaient. Quant au petit — que vous appelez Nestor — il ressemble beaucoup à un voleur que nous recherchons depuis longtemps. Je ne serais pas étonné que ce soit lui qui ait mis sur pied le vol des bijoux! »

L'inspecteur referma soigneusement les sept coffres et les confia à la garde de deux

de ses hommes. Puis il raccompagna dans sa voiture oncle Léopold et les trois enfants.

Patricia tombait de sommeil. Robert et Didier étaient un peu plus vaillants. Par les vitres de la voiture, ils regardaient le soleil se lever sur une nouvelle journée. Ses premiers rayons éclairaient les toits et les tourelles du Château Noir.

« Est-ce que vous savez, demanda Robert à l'inspecteur, pourquoi on a construit ce château d'une façon si bizarre?

Eh bien! Voyez-vous, je crois que le propriétaire était un peu fou : il s'imaginait vivre encore au Moyen Age et il croyait qu'une armée ennemie se préparait à l'attaquer. Sa folie ne se calmait que dans ce château, à l'abri de ses épaisses murailles et derrière ses meurtrières. Et c'est sans doute pour pouvoir échapper à ses ennemis imaginaires qu'il a fait creuser le passage secret que vous avez découvert. »

Ils étaient arrivés devant la maison. Tante Lucie les accueillit sur le seuil avec un immense soulagement. Elle les embrassa et les envoya bien vite se coucher.

Patricia s'endormit aussitôt comme une souche.

Robert et Didier, dans leur chambre, s'étonnaient encore d'être là et qu'il fît jour et que le soleil se levât au moment où ils allaient se coucher.

« II me semble que des siècles se sont écoulés depuis hier soir, dit Robert. Comment tant de choses ont-elles pu se passer en si peu de temps?... »

Didier se pelotonna dans son lit : « Bonne nuit, Robert! dit-il. Ou plutôt : bonjour! » et il s'endormit.

Quelques jours plus tard, une somptueuse voiture, suivie d'une camionnette, arriva à Rochenoire. Elle s'arrêta devant la maison de tante Lucie et une très belle dame, vêtue d'une longue robe de soie des

Indes et parée de bijoux étincelants, en sortit.

C'était la Maharani de Madrapour qui venait, elle-même, remercier les enfants.

Après les avoir embrassés, elle leur dit :

« Rien ne pourra jamais m'acquitter de la reconnaissance que je vous dois. Mais j'ai voulu cependant dès maintenant vous réserver une petite surprise. »

Elle frappa dans ses mains, les portes de la camionnette s'ouvrirent, et une merveilleuse petite voiture, conduite par un[1] domestique de la Maharani, descendit le long d'une rampe inclinée et vint se ranger devant les enfants.

« C'est pour nous? s'écrièrent-ils tous trois.

- Oui, répondit la Maharani. C'est une petite voiture électrique qui ressemble exactement à une vraie voiture.

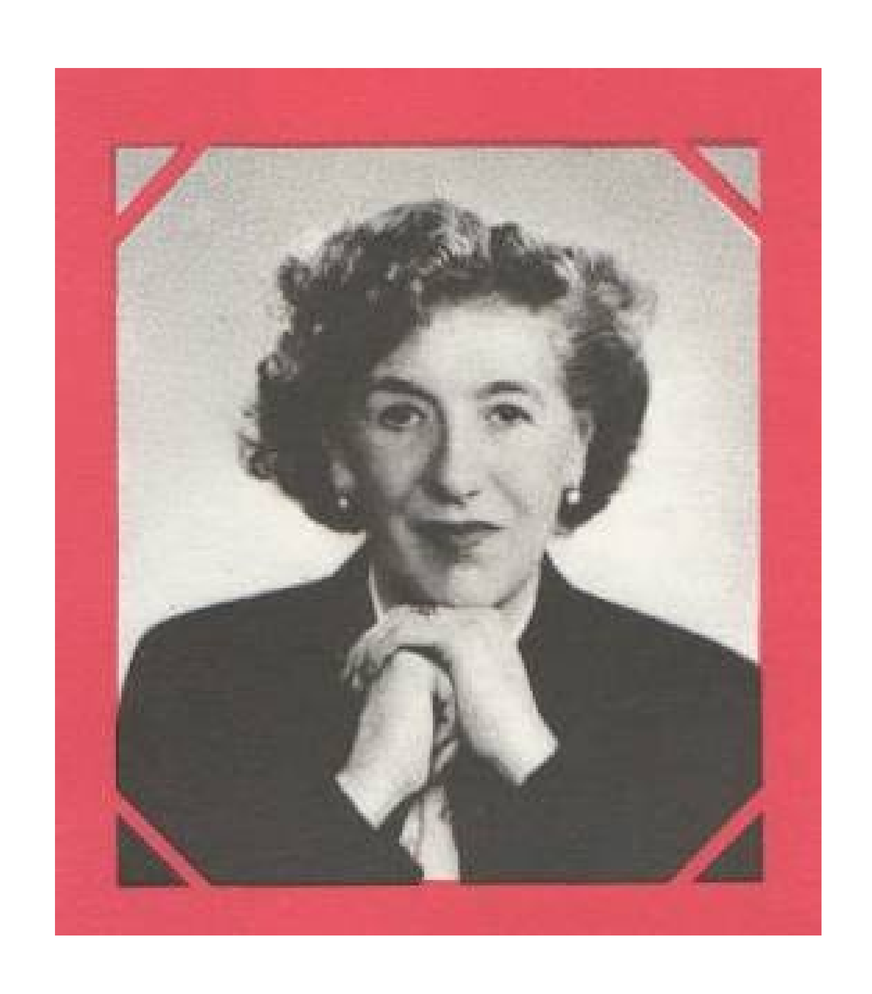
Et on pourra la conduire? demanda Didier.

- Bien entendu, puisque c'est un jouet! » dit la Maharani.

Ils s'approchèrent de la voiture. Elle avait une carrosserie rutilante, des roues à rayons chromés, un pare-brise, des pare-chocs, des phares, un volant, le levier de changement de vitesse et les pédales de frein et d'accélération.

Les trois enfants poussèrent des cris de joie. Ils sautèrent dans la voiture et voulurent immédiatement l'essayer. Didier prit le volant, Patricia s'installa à son côté et Robert sur la banquette arrière. Didier enclencha un levier, appuya sur la pédale d'accélération et la voiture démarra doucement dans l'allée du jardin.

« Quelles vacances merveilleuses! s'écria Patricia. Encore plus belles que tout ce que j'avais imaginé… »



Enid Blyton

(Photograph by Dorothy Wilding)